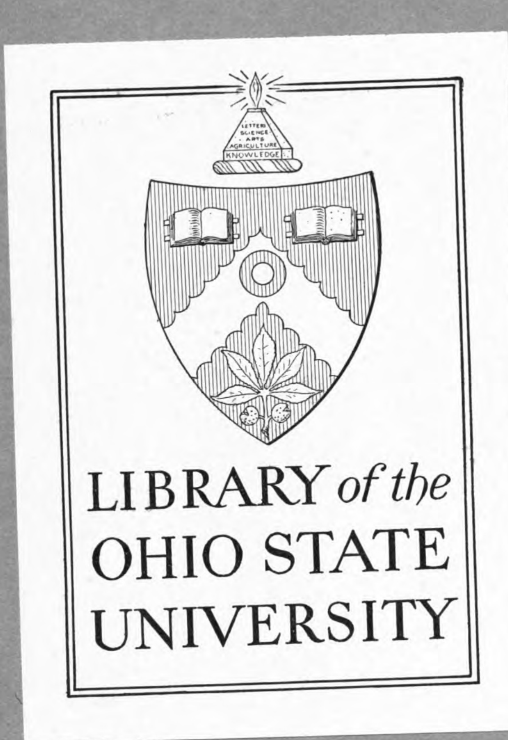

LETTERS
SCIENCE
ARTS
AGRICULTURE
KNOWLEDGE
LIBRARY of the
OHIO STATE
UNIVERSITY

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

Flore et Blanchefleur
...
Berthe aux grands pieds



LIBRAIRIE LAROUSSE, PARIS

FLORE ET BLANCHEFLEUR

BERTHE AUX GRANDS PIEDS

DIX-SEPTIÈME MILLE

DANS LA MÊME COLLECTION :

PAR MARIE BUTTS :

GARGANTUA	1 vol.
PANTAGRUEL	2 vol.

(Rabelais pour la jeunesse.)

LES AVENTURES DE HUON DE BORDEAUX	1 vol.
LES INFORTUNES D'OGIER LE DANOIS	1 vol.
ROLAND, LE VAILLANT PALADIN	1 vol.

(Contes héroïques de douce France.)

RÉCITS DES TEMPS BIBLIQUES	1 vol.

PAR J.-B. COISSAC :

JEANNE LA BONNE LORRAINE	1 vol.
LE RETOUR D'ULYSSE	1 vol.

(Les Gestes héroïques.)

PAR GEORGES VERDAL :

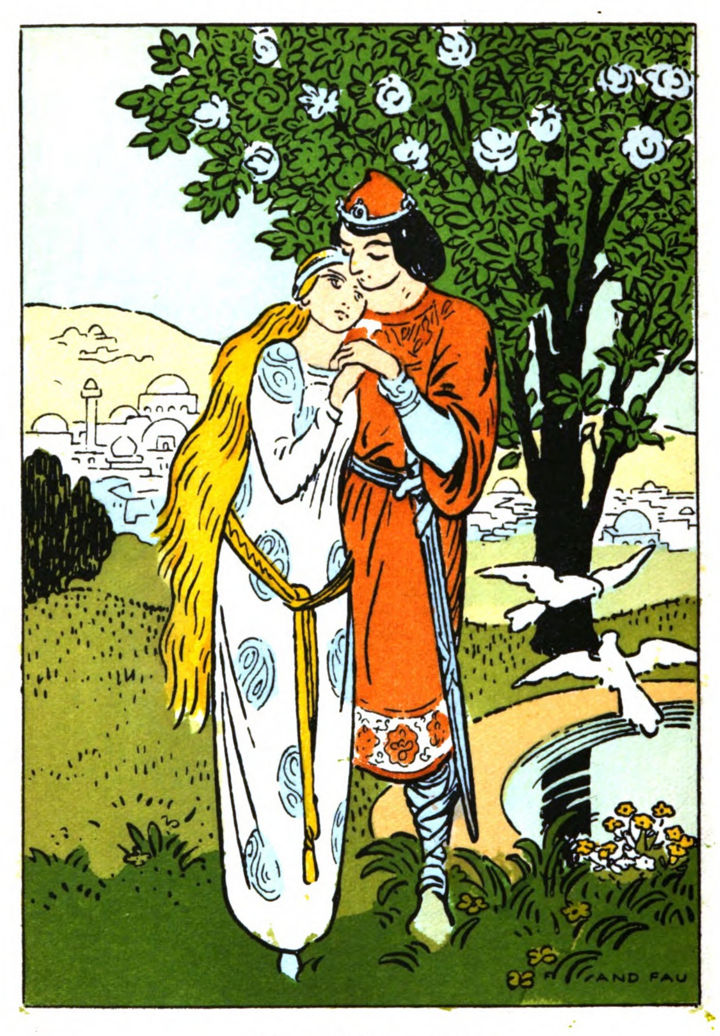
LES INFANTS DE LARA	1 vol.
LE CID CAMPEADOR	1 vol.

(Récits et légendes d'Espagne.)

PAR V. BONHOURE :

GUILLAUME LE CONQUÉRANT	1 vol.

(Récits et légendes d'Angleterre.)



Flore et Blanchefleur.

CONTES HÉROÏQUES DE DOUCE FRANCE

Flore et Blanchefleur

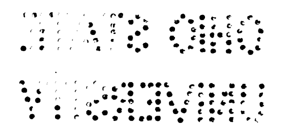
Berthe aux grands pieds

Texte adapté par Marie BUTTS



4 planches hors texte en couleurs
et 28 dessins de Fernand FAU

LIBRAIRIE LAROUSSE
13-17, rue Montparnasse. — Paris



AVANT-PROPOS

Autrefois, mes amis, il y a bien des siècles, au pays que l'on nommait alors volontiers la « douce France », les grandes personnes aimaient les belles histoires, — récits héroïques, ou contes merveilleux, autant que vous, peut-être même davantage. Lorsque s'interrompaient la guerre, la chasse ou les tournois, la vie s'écoulait monotone et triste dans les châteaux ; elle l'était plus encore sous le chaume des pauvres villages blottis au pied de leurs tours. Même dans les villes, les distractions manquaient. Aussi conteurs et ménestrels étaient-ils accueillis partout avec joie, avec reconnaissance. Leurs récits demeuraient dans les mémoires. Colportés dans toute la France, ils s'en allaient souvent réjouir des contrées lointaines : nous les retrouvons jusque dans la Suède et l'Islande, déformés parfois il est vrai, mais bien vivants encore. Plus tard, du XIe *au* XIIIe *siècle, des trouvères, inconnus pour la plupart composèrent*

autour de ces récits d'interminables poèmes, que l'on appela Chansons de geste.

Le petit volume que voici vous présente deux de ces poèmes. Vous ne sauriez comprendre le très vieux langage dans lequel ils furent écrits, c'est pourquoi nous vous les offrons en français presque moderne, et, parce qu'ils sont très longs, nous les avons abrégés quelque peu. Un jour vous apprendrez, nous osons l'espérer, la langue de nos aïeux, ce vieux français si souple, aux mots naïfs, aux tours vifs et gracieux. Vous lirez alors ces deux Chansons, *soit, si vous en avez le loisir et la patience, dans les manuscrits anciens conservés précieusement à la Bibliothèque Nationale, soit dans les belles éditions modernes qui les transcrivent exactement; vous en sentirez mieux ainsi la fraîcheur et le charme pénétrant.*

La première, celle de Flore et Blanchefleur, *fut composée à la fin du* XIIIe *siècle, nous ignorons par qui. La seconde, celle de* Berthe aux grands pieds, *par Adenet ou Adam le roi, né dans le duché de Brabant vers 1240. Il n'était point roi et l'on ne sait pas au juste d'où lui vint cet étrange surnom : peut-être lui fut-il donné pour marquer la considération dont l'entouraient ses contemporains.*

Bien que les événements légendaires retracés par les deux poètes soient censés se dérouler au

VIII

et au IX*e siècle, les mœurs dépeintes sont celles de l'époque où vivaient ces auteurs, qui ne se piquaient point de connaissances historiques ni géographiques. Qu'importe, puisqu'ils savaient si bien aimer la France, célébrer l'héroïsme et compatir à l'infortune !*

FLORE ET BLANCHEFLEUR

CHAPITRE PREMIER

Les deux enfants.



ous tous qui aimez les belles histoires d'amour, chevaliers et dames, damoiseaux et damoiselles, écoutez l'histoire que je vais vous conter du roi Flore l'enfant (1) et de la vaillante Blanchefleur, la mère de Berthe aux grands pieds, de Berthe qui fut mère de Charlemagne.

Un roi était parti d'Espagne (2) avec beaucoup de chevaliers ; ayant passé la mer, il était arrivé en

(1) Au moyen âge, enfant signifiait aussi : jeune homme.
(2) Le nom d'Espagne ne s'applique ici qu'à une petite province de la péninsule.

Galice. Il avait nom Félix et il était païen (1). Il séjourna dans ce pays un mois et dix jours, le mettant à feu et à sang. Après quoi il ordonna à ses chevaliers d'aller dépouiller les pèlerins sur les chemins.

Ses chevaliers lui obéirent. Ils attaquèrent ainsi un Français noble et courtois qui se rendait à Saint-Jacques (2), y conduisant une sienne fille. Celle-ci voulait y accomplir un vœu pour son mari, mort peu de temps auparavant, la laissant enceinte. Le Français fut tué et les hommes d'armes de Félix emmenèrent la jeune femme pour la présenter à leur roi. Il vit qu'elle était de haut lignage; c'est pourquoi il la conduisit en Espagne pour la donner comme suivante à la reine son épouse. La reine la garda dans sa chambre et la prit en grande amitié, apprenant d'elle le français. La jeune femme était douce et courtoise, elle servait bien la reine et se faisait aimer de tous. Elle brodait dans la chambre de la reine, car elle était habile ouvrière; elle fit ainsi pour le roi un beau gonfanon.

Au jour de Pâques fleuries, l'esclave chrétienne mit au monde une fille qu'elle appela Blanchefleur en l'honneur de la fête; à la même heure la reine

(1) Païen, c'est-à-dire musulman; au moyen âge, on ne faisait aucune distinction entre les païens et les musulmans.

(2) Saint-Jacques-de-Compostelle, lieu de pèlerinage célèbre, situé en Galice.

donnait le jour à un fils que le roi fit nommer Flore. Il confia son fils à la chrétienne qui était sage et belle, afin qu'elle l'élevât complètement. La chrétienne aimait Flore autant que sa fille et l'élevait très doucement; les deux enfants étaient toujours ensemble.

A cinq ans ils étaient si beaux et si forts qu'il n'y avait pas de plus beaux enfants sur la terre. Quand le roi vit son fils si grand et s'aperçut qu'il pouvait entendre les lettres, il fit venir un maître nommé Gaydon et lui donna l'ordre d'instruire le petit garçon. Mais Flore en pleurant dit à son père : « Sire, que fera Blanchefleur? Elle n'apprendra donc pas? Sans elle je ne saurai jamais rien apprendre, ni même réciter ma leçon dans le livre. — Par amour pour toi, répond le roi, je commanderai à Blanchefleur qu'elle aille aussi à l'école avec toi. » — A cette parole, les enfants sont très heureux; ensemble ils vont, ensemble ils viennent. Chacun d'eux apprenait tout pour l'autre, tant que c'était merveille. Aucun ne savait rien qu'il ne le dît promptement à l'autre. Ils s'aimaient tendrement; on les voyait qui se tenaient par le cou en allant à l'école.

Le père de Flore avait un verger planté de toutes les herbes connues et de fleurs de toutes couleurs. Les arbrisseaux étaient fleuris, les oiseaux chantaient d'amour; c'est là que les enfants dînaient chaque jour. Tandis qu'ils mangeaient et buvaient,

les oiseaux chantaient au-dessus d'eux et ils les écoutaient. Puis ils retournaient à l'école, prenaient leurs tablettes d'ivoire et s'écrivaient de belles lettres où ils parlaient des fleurs et du chant des oiseaux. C'était une très glorieuse vie qu'ils menaient ainsi. En peu d'années, ils furent si bien appris qu'ils savaient écrire sur le parchemin et deviser en latin.



CHAPITRE II

L'exil de Blanchefleur.



E roi Félix s'apercevait de l'amour que son fils avait pour Blanchefleur et cela l'inquiétait fort. Il se disait : « Lorsque Flore arrivera à l'âge de se marier, il ne pourra plus se déprendre de la fille de l'esclave. » Il vint donc vers la reine et lui conseilla de faire tuer promptement la jeune fille, puis de querir pour son fils une compagne de même rang et de même religion, qu'il pût épouser plus tard. Voyant son seigneur courroucé, la reine pâlit, mais elle était femme sensée, elle réfléchit ; car elle voulait préserver Blanchefleur de la mort, tout en plaisant à son seigneur.

« Sire, fit-elle enfin, nous devons bien veiller à ce que notre fils ne perde pas son honneur pour



l'amitié de Blanchefleur, mais pourrait-il souffrir qu'on la mît à mort? Il m'est avis qu'il faut trouver mieux. — Dame, répond le roi, je vous l'octroie; conseillez-moi. — Sire, fait-elle, envoyons Flore, notre fils, apprendre à Montoire. La dame Sibylle, ma sœur, qui est de cette ville, en sera heureuse. Dès qu'elle en verra l'occasion, elle lui fera oublier la chrétienne. Gaydon feindra d'être malade et ne pourra lire les leçons. Nous ferons bien entendre à Flore que nous l'envoyons à Montoire pour apprendre et que Blanchefleur l'y rejoindra plus tard. Si Gaydon restait en bonne santé, Flore s'apercevrait de nos desseins, car ceux qui aiment sont bons devineurs. Il sera dolent de la nouvelle et voudra emmener la chrétienne, mais sa mère feindra une maladie pour la garder et vous affirmerez à votre fils qu'on la lui enverra avant trois semaines. »

Le roi suit ce conseil, il mande son fils auprès de lui et lui conte la nouvelle. Flore, irrité, lui répond : « Sire, cela ne peut être que je laisse Blanchefleur en arrière; je la prierai qu'elle vienne avec moi. » Le roi lui dit alors qu'elle le suivra bientôt; Flore y consent à regret. Appelant son sénéchal, le roi lui ordonne de préparer le voyage et de faire en sorte que la suite du damoiseau soit digne d'un fils de roi. Ils partent, ils voyagent sans encombre, ils arrivent au beau castel de Montoire: le duc Joras et la dame Sibylle font bon accueil à

leur neveu et, pour l'honorer, ils donnent de belles fêtes. Mais rien ne lui fait plaisir de ce qu'il voit et de ce qu'il entend; s'il n'a Blanchefleur, sa douce amie, la vie ne lui est plus un bien. Sibylle l'emmène voir les damoiselles de la ville, elle en conduit quelques-unes à l'école pour lui faire oublier Blanchefleur. Mais Flore n'a aucune joie à voir ni à entendre aucune chose; il n'apprend rien; il a grand deuil au cœur; il attend avec impatience le terme fixé par son père pour la venue de Blanchefleur. Le jour est là, il est passé, Blanchefleur n'est point arrivée. Les jours succèdent aux jours, elle ne vient point. Alors Flore craint qu'elle ne soit morte; il ne mange ni ne boit plus; il cesse de rire et de jouer, il ne peut dormir. Le sénéchal envoie cette nouvelle au roi. Irrité, Félix mande la reine. « Dame, la fille de la chrétienne a jeté un sort à notre fils, elle aura la tête tranchée. Quand Flore la saura morte, il l'oubliera en peu de temps. — Pour Dieu! sire, ayez pitié d'elle. A ce port il y a souvent des marchands de Babylone (1), faites conduire Blanchefleur au port et qu'on la vende à ces marchands. Vous pourrez en demander un prix élevé, car elle est fort belle. Nous n'en aurons jamais plus de nouvelles, nous en serons ainsi bien délivrés sans être criminels en rien. »

(1) Les auteurs du moyen âge donnent souvent le nom de Babylone à la ville du Caire.

A grand'peine le roi octroie à la reine sa demande et envoie la jeune fille au port. (Ce n'est point par convoitise qu'il fit vendre l'esclave, il eût mieux aimé la voir morte que d'avoir tout un navire plein d'or, mais il craignait le péché.)

Les marchands de Babylone ne firent nulle difficulté pour acheter Blanchefleur, car elle était fort belle. Ils donnèrent en échange trente marcs d'or, vingt marcs d'argent, vingt pièces de drap, vingt manteaux de vair (1), vingt bliauts (2) de pourpre des Indes et une précieuse coupe en or sur laquelle on voyait peints en émail blanc les environs de Troie, avec les Grecs et les Troyens, la belle Hélène et Pâris. Les marchands donnèrent toutes ces richesses pour Blanchefleur et ils l'emmenèrent en leur pays. Arrivés là, ils la présentèrent à l'émir qui l'acheta volontiers ; il la paya même sept fois son pesant d'or, car le beau visage de la jeune fille lui plaisait fort.

---

(1) Fourrure blanche et grise.

(2) Longue tunique portée par les hommes et par les femmes sur les autres vêtements.

CHAPITRE III

La résolution de Flore.



EVENONS au roi Félix et à son épouse.

« Sire, dit la reine, quand nous verrons Flore, que ferons-nous s'il nous demande son amie? Que lui dirons-nous? Par ma foi, j'ai grand'peur qu'il ne se tue de douleur. — Dame, réfléchissez et trouvez ce que vous aurez à faire. Flore est votre fils, vous saurez bien le réconforter. — Sire, faisons élever un gentil tombeau de marbre et de cristal, d'or, d'argent et d'émail. Nous dirons à notre fils que Blanchefleur est morte, puis nous chercherons à le consoler. — Dame, vous êtes bien avisée, je donnerai cet ordre. »

D'habiles orfèvres firent donc un tombeau, tel que nul homme de chair n'en avait jamais vu

d'aussi beau. Ils le placèrent sous un arbre devant un monastère; on le fit en très fin marbre vert, jaune, noir et vermeil, et il reluisait au soleil. Entremêlés au marbre, il y avait de l'or, de l'argent, du cristal et de l'émail. Sur la tombe, on voyait deux enfants bien moulés; l'un semblait être Flore et l'autre Blanchefleur. Flore tenait devant le visage de son amie une blanche fleur de lis et Blanchefleur lui tendait une rose. Assis l'un à côté de l'autre, ils faisaient gentille figure. L'enfant Flore avait sur la tête une escarboucle si brillante que par les nuits obscures on la voyait à une lieue. Autour du tombeau, on planta de beaux arbrisseaux touffus, couverts de fleurs odoriférantes. Mille oiseaux chantaient dans leurs branches. Lorsque le vent soufflait, les statues chantaient par magie. Jamais aussi belle tombe ne fut faite pour aucune jeune fille; des lettres d'or fin disaient : *Ci-gît la belle Blanchefleur à qui Flore eut grand amour.*

Alors le roi commanda à la reine et à tous ceux qui connaissaient l'histoire de Blanchefleur de la taire, sous peine de perdre la vie, et tous le jurèrent.

Flore, malade, revient de Montoire. Il descend de son palefroi à l'entrée de la salle voûtée, salue son père et sa mère; puis, sans plus tarder, il demande son amie. Ses parents ne lui répondent point. Alors il va la querir et trouve l'esclave, sa mère.

« Dame, fait-il, où est mon amie? — Elle n'est point ici. — Où est-elle? — Je ne sais. — Appelez-la! — Je ne sais où l'appeler. — Vous me trompez, la cachez-vous ? — Sire, non. — Par Dieu! fait-il, c'est un grand mal de me traiter ainsi. » Alors la chrétienne lui dit en pleurant : « Elle est morte. — Puis-je la voir? — Oui, fait-elle, vous pourrez voir que si Blanchefleur est morte, c'est par amour pour vous. » L'esclave mentait ainsi parce qu'elle n'osait désobéir au roi.

Quand Flore apprend que son amie est morte, il change de couleur, le cœur lui faut, il tombe pâmé. De peur, la chrétienne jette un si haut cri que le roi et la reine accourent.

En peu d'heures, Flore s'est pâmé trois fois; quand il revient à lui, il pleure et se lamente : « Ah! Mort, fait-il, pourquoi m'oublies-tu quand j'ai perdu m'amie?... Ahi! dame, dit-il à sa mère, menez-moi à sa tombe si vous la connaissez. » La reine l'y conduit. Flore y arrive à grand'peine. Trois fois il lit l'inscription sans prononcer un mot; puis, s'asseyant sur la pierre, il commence à pleurer durement et en pleurant il se prend à parler : « Ahi! Blanchefleur, Blanchefleur, fait-il, nos mères nous ont conté que nous naquîmes le même jour; nous fûmes nourris ensemble, il me semble que nous eussions dû sortir de la vie en un jour, si la mort eût bien fait son œuvre. Ah! Blanchefleur au clair visage, jamais il n'y eut jeune fille si belle

et sage. Vous étiez humble et secourable aux besogneux. Petits et grands, tous vous aimaient pour la bonté qu'ils voyaient en vous. Belle, nous nous entr'aimions fortement... Ah! Mort, que tu es envieuse et contredisante. Appelée, tu ne viens jamais; ceux qui t'aiment, tu ne les aimes point. Tu aimes le plus ceux qui te haïssent et tu les mènes là où ils ne veulent point aller. L'homme qui vaut le plus et devrait vivre, tu le prends. Mais quand tu vois un mendiant qui va tremblant de vieillesse et qui t'appelle, tu ne veux pas ouïr sa grande détresse, tu le laisses et tu prends celui qui te redoute. Tu fis bien vilain ouvrage quand tu pris Blanchefleur qui voulait vivre. Et maintenant quand je veux mourir et que je t'appelle, tu ne veux point m'entendre... Désormais je hais cette vie, puisque j'ai perdu ma douce amie. Mon âme suivra l'amie. Je la trouverai au champ fleuri où elle cueille pour moi des fleurs, elle m'y attend et j'irai sur l'heure l'y rejoindre. »

En disant ces mots, Flore tire du fourreau son petit poignard d'argent et va se le planter droit au cœur, quand sa mère l'aperçoit, court sur lui et lui arrache son arme. Puis elle le reprend doucement : « Fils, fait-elle, vous êtes bien enfant quand vous recherchez la mort. Fils, souffrir la mort n'est pas gai. Si vous vous tuez ainsi, vous n'entrerez jamais aux champs fleuris et vous ne verrez point Blanchefleur, car on n'y reçoit pas

les pécheurs. Beau, doux, cher fils, consolez-vous, car vous la retrouverez morte ou vive. Je vais querir une médecine qui fera revenir la jeune fille. »

En pleurant, la reine se rend auprès du roi et lui fait part de son angoisse. « Dame, fait le roi, souffrez avec patience ; ce deuil cessera, vous le verrez. — Oui, vraiment, il cessera, fait-elle, mais par la mort, car notre fils mourra de tant souffrir. De nos douze enfants nous n'avons plus que lui ; si nous le perdons par notre faute, on dira dans le pays que nous l'avons tué de notre plein gré. — Dame, répond le roi, dites-lui la vérité si vous le voulez. »

Le cœur soulagé, la reine va vers son enfant et lui raconte leur ruse. « Fils, nous voulions que tu l'oublies et que tu épouses par notre conseil la fille d'un riche roi. Nous ne voulions pas que tu donnes ton amour à Blanchefleur qui est chrétienne et de basse condition. Des marchands qui l'ont achetée l'ont menée en autre terre. Fils, pour Dieu ! aie pitié, car tout est comme je te le dis. Ne mène pas ce grand deuil, fils. Reste en paix dans ce pays. »

Quand il ouït sa mère, Flore demeure pensif. Alors, la regardant, il lui demande : « Dame, dites-vous vrai ? — Fils, vous pouvez vous en assurer sans peine. »

Il va donc soulever la pierre du tombeau, puis

il se redresse, résolu, et dit qu'il partira pour aller querir Blanchefleur. Il n'y a pas de terre qu'il ne parcourra et il saura bien la trouver. Il est si joyeux qu'elle ne soit pas morte qu'il ne songe point à la fatigue et à la peine du grand voyage.



CHAPITRE IV

Le voyage.



EIGNEURS, ne vous étonnez point de ce que vous allez ouïr, car il n'est ni prodige ni merveille que ne puisse accomplir celui qui aime.

D'abord courroucé en apprenant la résolution de son fils, le roi finit par céder et lui promet tout ce qu'il lui faudra pour sa mission. Flore expose alors à son père le projet qu'il a formé. Il se déguisera en marchand, il emmènera avec lui sept hommes d'armes conduisant sept mules, deux chargées d'or et d'argent, la troisième de deniers, les deux suivantes de drap précieux, les deux dernières de fourrures de zibelines et de martres. Le roi devra envoyer son chambellan avec Flore, car c'est un

homme avisé qui sait bien vendre et acheter et pourra au besoin donner de bons conseils. Trois écuyers les accompagneront pour prendre soin de leurs chevaux. S'il y a moyen de racheter Blanchefleur, Flore le fera et il reviendra promptement.

Le roi se conduit en gentilhomme : il fait préparer tout ce que demande son fils; il lui donne même la coupe précieuse qu'il reçut jadis des marchands babyloniens : « Fils, fait-il, charge-toi de cette coupe; peut-être te fera-t-elle trouver celle que tu vas quérir. » La reine met au doigt du damoiseau son anneau magique : tant qu'il l'aura, il se tirera des pires aventures.

Flore demande son congé; en pleurant, le roi le lui accorde, la reine baise son fils cent fois. Ils battent leurs paumes en signe de deuil et s'arrachent les cheveux ; à les voir, on croirait que leur fils est mort.

Somptueusement monté et équipé, Flore se met en route. Le harnachement de son cheval resplendit d'or et de pierreries, car le roi l'a voulu ainsi. Le damoiseau se rend dans le port d'où partit Blanchefleur. Il loge, avec ses gens, chez un bourgeois qui leur fait très bonne chère. Mais Flore est distrait, il pense à son amie, il soupire profondément et ne fait point attention s'il mange viande ou pain. L'hôtesse pousse son seigneur du coude : « Sire, fait-elle, voyez-vous comment se comporte cet enfant ? Il oublie de manger, je l'ai souvent



Le roi lui donne la coupe précieuse qu'il reçut jadis des marchands babyloniens.

vu soupirer. Par mon chef! ce n'est point un marchand, mais un gentilhomme ». Alors, s'adressant à Flore : « Sire, dit-elle, vous êtes très pensif, vous avez peu mangé et beaucoup regardé. L'autre jour j'en vis une autre qui faisait de même, la damoiselle Blanchefleur, car c'est ainsi qu'elle me dit s'appeler. Elle vous ressemble de visage, vous pouvez être du même âge. Elle non plus ne pensait pas au manger, car elle regrettait un sien ami qui a nom Flore. On la vendait pour la ravir à Flore et, à cause de son amour pour lui, elle était dolente.

Elle fut vendue en ce port et emmenée à Babylone pour être revendue à l'émir. » Le damoiseau fut joyeux d'avoir des nouvelles de son amie.

Le lendemain on appareilla les nefs et Flore s'embarqua avec ses gens. Huit jours ils parcoururent la mer sans trouver nulle terre; le neuvième ils abordèrent à Baudas, grande cité située sur une roche grise; lorsque le temps est clair, on peut la voir de cent lieues en mer. De là ils pourront en quatre jours atteindre Babylone avec leurs mules. Arrivé dans ce pays, Flore croit être en paradis, parce que son amie s'y trouve. Le damoiseau et ses compagnons descendent à une hôtellerie; tout le monde mange bien, excepté Flore qui pense à Blanchefleur. L'hôte le remarque et lui conte qu'une jeune fille de son âge avait fait de même quelque temps auparavant. Il l'avait entendu appeler Blanchefleur. Flore est heureux de cette nouvelle : « Où menait-on la jeune fille? dit-il. — Quand les marchands partirent d'ici, ils s'en allèrent à Babylone », répond l'hôte. Flore lui donne un bon manteau et un hanap (1) d'argent : « Sire, fait-il, je veux que vous ayez ceci; sachez-en gré à Blanchefleur, car je vais à sa recherche. — Sire, merci, Dieu vous rende votre amie. »

Si Flore dormit cette nuit-là, ce fut peu. De grand matin, dès qu'il vit le jour, il éveilla ses

(1) Coupe.

compagnons et ils partirent pour Babylone. Au troisième jour, ils parvinrent à un bras de mer; dans le pays, on le nomme l'Enfer, de l'autre côté est Monfélis. Il n'y avait ni pont, ni planche pour passer; ils cornèrent donc pour appeler le pontonnier. Celui-ci vint, prit Flore et ses compagnons dans son bateau et mit les mules dans un chaland, puis il regarda longuement l'enfant et lui demanda le but de son voyage. Quand il l'eut appris : « Sire, fit-il, il n'y a pas encore une demi-année que je vis une jeune fille toute pareille, par ma foi ! vous lui ressemblez même de visage. Elle fut emmenée à Babylone, où l'émir l'a achetée. »

Flore passe la nuit chez le nautonier; au départ, il s'enquiert si son hôte n'a point à Babylone un ami qui puisse au besoin l'aider et le conseiller. Or il se trouve justement que le pontonnier est l'ami de Daire, l'hôtelier qui demeure à l'entrée de la ville. Il baille à Flore son anneau et lui promet qu'il sera bien reçu de son ami s'il le lui fait voir.



CHAPITRE V

A Babylone.



OICI Flore dans la cité qu'il a tant désirée, mais il ne sait comment s'y prendre pour voir son amie. Le courage lui faut. Doit-il retourner en Espagne sans rien tenter? L'amour et la prudence se livrent bataille dans son âme, mais c'est l'amour qui l'emporte. « Reste ici, lui dit son cœur, tu réussiras peut-être à la sauver. La bête qui veut s'en aller n'est point facile à garder! Si Blanchefleur apprend que tu es à Babylone, elle trouvera moyen de parler avec toi. Il peut arriver bien des choses en peu d'heures. »

Daire, qui a fort bien reçu Flore, l'observe à la dérobée, car il le trouve triste et pensif. « Damoiseau, sire gentilhomme, fait-il enfin, êtes-vous

courroucé de quelque chose? N'êtes-vous point bien hébergé? Si vous voyez rien qui vous déplaise, je l'amenderai si je le puis. — Sire, je vous remercie, mais rien ne me déplaît dans l'hôtel. Je prie Dieu, beau doux sire, que je puisse récompenser vos peines. Sire, je suis pensif de mon marché que j'ai entrepris; je crains fort que je ne trouve point ce que je cherche, et si je le trouve que je ne puisse l'avoir. — Sire, nous allons manger; après, si je puis et si je sais, je vous conseillerai volontiers. »

L'hôte appelle sa femme : « Dame, honorez ce damoiseau; en vîtes-vous jamais un aussi beau ? » La dame sert à Flore et à ses compagnons un festin de choix. Ils ont à foison bon vin et bon manger : volailles et gibier, lardes de cerf et de sanglier, grues, hérons, oies, perdrix, outardes; puis ils boivent des vins doux en mangeant des fruits : grenades, figues, poires, pêches, châtaignes, amandes.

Pendant le repas, la femme de l'hôte regarde Flore. Quand elle le voit morne et pensif, quand elle voit les larmes du cœur descendre sur sa face, elle est remplie de pitié. Bientôt elle fait ôter les nappes; tous se lèvent, excepté Daire, sa femme et le jeune homme : « Damoiseau sire, dit l'hôte, si vous avez deuil ou tristesse à quoi vous pensez, dites-le-moi; par ma foi! je vous conseillerai. Ne me celez rien. Il vous est égal de vendre ou non

vos draps, ce me semble; c'est donc d'un autre marché que vous êtes en peine. »

« Sire, dit à l'hôte son épouse, par ma foi! quand je vois ce gentilhomme, je crois voir Blanchefleur la belle. Cet enfant a le même visage, la même taille, le même âge. Ils doivent être jumeaux, car ils se ressemblent merveilleusement. » Puis elle dit à Flore : « Sire damoiseau, elle fut ici quinze jours; nuit et jour elle pleurait, car elle regrettait Flore, un sien ami. Quand elle partit d'ici, l'émir l'acheta. »

En l'entendant, Flore s'ébahit tellement qu'il s'écrie : « Je ne suis point son frère, mais son ami et je la vais querant. » Puis aussitôt il regrette d'avoir livré son secret et pâlit d'effroi.

« Ami, lui répond Daire, ne craignez rien; mais si vous cherchez la damoiselle, sachez me dire de qui vous êtes le fils. — Sire, je suis fils de roi, je vous le jure, et Blanchefleur est mon amie. Elle me fut enlevée par envie, je l'ai suivie par ces royaumes, mais je ne l'ai point encore trouvée. Je suis riche en or et en argent; si vous me conseillez, je vous en donnerai largement. Beau sire, sachez ceci : ou je l'aurai, ou pour l'amour d'elle, je mourrai de deuil. — Sire, ce serait grand dommage que vous mouriez pour telle folie. Écoutez le meilleur conseil que je sache vous donner, vous verrez ensuite si vous le voulez suivre. Mais je sais bien que vous ne le ferez jamais; du reste vous en perdriez peut-

être la vie, car si l'émir l'apprenait il vous ferait livrer au martyre. Il n'y a dans ce pays personne qui échappe à la puissance de l'émir; nulle ruse, nul enchantement ne sera d'aucun secours pour sauver Blanchefleur.

« L'émir a cent cinquante rois en sa juridiction; s'il les mande à Babylone, tous y viendront sans retard. Babylone dure vingt lieues en tous sens, le mur qui clôt la ville n'est point bas. Il est tout fait d'un mortier qui ne craint pas les pioches d'acier; il a en hauteur quinze fois la taille d'un homme; de nulle part on n'en peut faire l'assaut. Cette muraille est fermée de sept-vingts (1) portes; il y a dessus des tours larges et fortes. A chacune des tours il y a tant de monde que, tous les jours de la semaine, on se dirait en pleine foire. Dans la ville se trouvent plus de sept cents tours habitées par des barons, qui renforcent beaucoup la cité. Ni roi, ni même l'empereur de Rome, n'y ferait le moindre mal.

« Nul homme ne peut conquérir Blanchefleur par la force; elle ne peut être enlevée par un larron, elle est trop bien gardée. Au milieu de la cité il y a une antique tour, haute de deux cents toises et large de cent, ronde comme une cheminée. Elle est toute de marbre vert, haute comme un clocher et surmontée d'une aiguille en or fin, de

(1) Cent quarante.

soixante pieds de hauteur. Dessus, par enchantement, se trouve une escarboucle qui resplendit; la nuit, elle reluit comme le soleil dans toute la ville. Par une nuit obscure, elle répand telle clarté qu'il n'est besoin de nul garçon pour porter lanterne ni brandon; ceux qui entrent de nuit en la cité ne sauraient s'égarer.

« Cette tour a trois étages; les pavements en sont de marbre. Un pilier s'élève tout droit du fondement jusqu'à l'aiguille; il est de marbre clair comme du cristal; dedans il y a un canal, par lequel monte jusqu'au troisième étage une eau claire et saine et de là l'eau retourne en bas par le pilier. A chaque étage on peut tirer de l'eau quand on le veut.

« Dans cette tour il y a sept-vingts chambres; jamais homme mortel n'en verra de plus belles. Les piliers sont tout en marbre et la clôture est d'un bois très précieux, qui dure longtemps, le platane. Les fenêtres sont garnies d'ébène; l'émir en fit quérir à grand travail, parce que là où est ce bois, ni serpent ni autre vermine ne peut vivre. Les voûtes sont peintes en or et en azur; les faits des ancêtres et leurs prouesses y sont racontés.

« Dans ces chambres vivent les belles captives achetées par l'émir. Les jeunes filles vont d'un étage à l'autre par un escalier. A l'étage du milieu il y a une porte donnant sur des degrés qui descendent droit à la chambre de l'émir. C'est par ce



Dans ces chambres vivent les belles captives.

chemin que vont et viennent les damoiselles chargées de vaquer à son service. Dans la tour il y a sept-vingts damoiselles, toutes belles et avenantes et qui toutes doivent leur service à l'émir. Celles qu'il choisit doivent assister à son lever, présenter l'eau, tenir la serviette. A chaque étage il y a trois sergents qui les surveillent et chacun d'eux a toujours l'arme au poing. Ils ont un chef rusé et cruel. Nul homme n'ose même regarder en la tour pour épier, car quatre guets veillent au dehors nuit et jour ; s'ils voient approcher quelqu'un, ils vont l'annoncer aux sergents.

« L'émir ne garde jamais la même épouse au delà d'un an : il lui fait alors couper la tête. Quand il en veut prendre une autre, il fait descendre toutes les damoiselles de la tour en un verger et chacune en a le cœur marri, car elles savent qu'elles sont ainsi vouées à la mort. Le verger est beau et grand, enclos d'une part d'un mur crénelé tout peint en or et en azur, et sur chaque créneau il y a un oiseau d'airain ouvré : quand il vente, ils font si doux cri que jamais homme n'en ouït semblable. Dans ce même verger il y a beaucoup d'oiseaux vrais, merles, rossignols, pinsons, qui y font grande joie. De l'autre part court un fleuve si large que rien ne peut le traverser, ni voler par-dessus. On voit dans ses eaux saphirs, calcédoines, rubis, jaspes, cristaux et topazes.

« Le verger est fleuri en tout temps. Il est rempli de beaux arbres : platanes, ébéniers, amandiers, figuiers, pêchers, poiriers, noyers et autres arbres précieux qui portent fruits; on y trouve aussi des poivriers, des girofliers, des canneliers et autres épices. Celui qui sent le parfum des épices et des fleurs et qui entend chanter les oiseaux croit être arrivé en paradis. Au milieu du verger jaillit une fontaine claire et saine; le canal en est fait d'argent et de cristal. Un arbre est planté au-dessus; on l'appelle l'arbre d'amour, parce qu'il est en tout temps chargé de fleurs; une fleur naît quand l'autre tombe. L'arbre, la fleur,

tout est vermeil; l'arbre fait du vent qui entretient la fraîcheur.

« Quand donc l'émir veut choisir sa nouvelle épouse, il fait venir toutes les damoiselles de la tour dans le verger et les fait passer sous l'arbre d'amour pour arrêter laquelle il choisira. C'est le sort qui décide : celle sur qui tombe la première fleur est acclamée reine du pays. L'émir l'épouse à grand honneur, mais, au bout d'un an, il la fait tuer. Et s'il y a une des jeunes filles qu'il préfère aux autres, il fait tomber par enchantement la fleur sur elle à son gré. D'aujourd'hui en un mois sera le jour où il assemblera tous ses barons pour tenir sa fête. On dit qu'il choisira Blanchefleur à ce jour, car il l'aime mieux que toutes les autres. Sire, voilà; je vous ai dit tout ce que je sais.

— Sire, merci, répond Flore. Daire, bel hôte, que ferai-je? Par mon chef! peu m'importe de perdre la vie puisque j'ai perdu m'amie. »

Daire répond : « Je vois qu'il y a telle douleur en votre cœur qu'il ne vous importe point de conserver votre vie, mais que vous la perdrez volontiers pour votre amie. Écoutez-moi donc et je vous dirai le meilleur conseil que je sais. Demain vous irez droit à la tour comme si vous fussiez ingénieur, vous la mesurerez, vous prendrez garde à la hauteur. Le portier s'empressera de vous mettre à la raison. Vous lui direz que vous voulez contrefaire la tour quand vous serez en votre terre. En

vous entendant parler de la sorte, il vous prendra pour un riche homme. Alors il vous demandera peut-être de jouer aux échecs avec lui, car il joue volontiers.

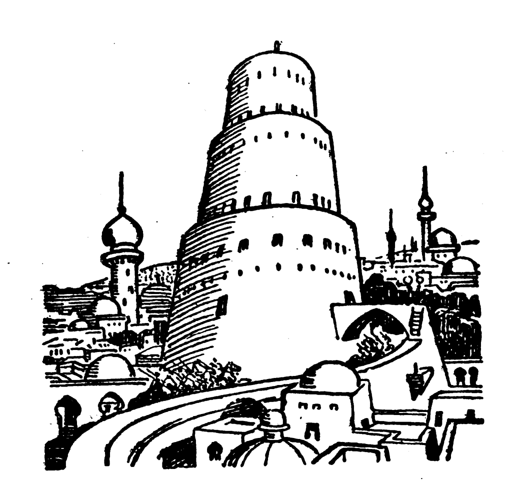
« Vous aurez dans votre manche cent onces d'or que vous mettrez au jeu. Si vous aimez votre vie, n'y allez point sans or ! J'ai espoir que vous endormirez par votre richesse la vigilance du portier. Si vous gagnez la partie d'échecs, vous rendrez au gardien tout son or et vous lui donnerez vos cent onces comme s'il eût gagné. Il s'émerveillera beaucoup et voudra jouer avec vous souvent. Le lendemain vous recommencerez et vous mettrez double enjeu. Si vous gagnez, rendez-lui tout : donnez-lui votre or et le sien.

« Il vous priera de revenir. Vous lui direz :
« Sire, volontiers, car je vous ai fortement en
« amour. J'ai beaucoup d'or et d'argent; sachez
« que je vous en donnerai en quantité, car vous
« m'avez bien accueilli. » Le lendemain vous ne porterez que quatre onces d'or, mais vous aurez votre coupe en l'autre main. Si vous gagnez, vous lui rendrez votre or et le sien, mais vous retiendrez votre coupe. Il voudra que vous jouiez de nouveau en mettant votre coupe pour enjeu, mais vous ne voudrez pas.

« Alors il vous mènera à son dîner; il sera joyeux du grand trésor qu'il se sera fait de votre or, mais il convoitera la coupe et sera très désireux



de l'acheter. Il vous en offrira mille marcs. Vous lui direz que vous n'en voulez rien, mais que vous ne la donnerez que par amitié. Il aura si grande envie d'obtenir votre amitié qu'il se jettera à vos pieds et vous rendra l'hommage qu'un homme-lige doit à son seigneur; vous pourrez alors lui découvrir le mal qui vous fait languir. S'il le peut, il vous aidera; s'il ne le peut, nul ne pourra. »



CHAPITRE VI

La corbeille de roses.



LORE remercie Daire du conseil qu'il lui a donné. Cette nuit-là il ne peut dormir, il a trop hâte de se rapprocher de Blanchefleur. Il se lève matin et Daire lui montre le chemin à suivre. Il vient au pied de la tour ; le portier l'interpelle si rudement qu'il en est tout étonné : « Êtes-vous espion ou traître qui regardez notre tour? — Sire, répond Flore, non, par ma foi ! mais je la regarde parce que j'en veux faire une semblable en mon pays, si jamais j'y peux parvenir. » Flore est si beau que le portier en oublie sa cruauté : « Vous ne semblez pas espion », dit-il, et il le convie à jouer aux échecs.

Tout se passe ainsi que Daire l'avait prévu. Lorsque le gardien promet que par amour il ser-

vira Flore comme seigneur : « Sire, dit Flore, puisqu'il en est ainsi je me fie à vous comme à mon homme-lige, je vous conterai donc ma vie. Là, dans la tour, est mon amie, celle qui a nom Blanchefleur. L'amour que j'ai pour elle m'a forcé à quitter l'Espagne pour la venir querir en cette terre. Sire, ayez pitié de moi ! Car, ou je l'aurai, ou je mourrai pour l'amour d'elle. » Le portier est fort marri à l'ouïe de cette nouvelle : « Je suis pris, dit-il, vos richesses m'ont tenté. Ma convoitise m'a perdu ; le trésor que j'ai reçu de vous m'aura coûté la vie, mais je ne puis me retirer ; quoiqu'il en advienne, ou bien ou mal, je n'oublierai point mon serment. Par ma foi ! je sais bien que nous en mourrons tous trois... Rentrez à votre hôtel et au troisième jour revenez, je réfléchirai entre temps. » Flore lui dit : « Ce terme est trop long. » Le portier répond : « Pour moi, il est trop court, car je suis sûr de la mort. »

Flore s'en retourne chez Daire. A force de chercher, le portier finit par trouver une ruse. Il enverra un présent aux damoiselles de la tour. Il fera cueillir beaucoup de roses et en remplira de grandes corbeilles. Flore se cachera dans l'une d'elles. A l'heure fixée, Flore arrive joyeux et gai ; il a revêtu un bliaut de couleur vermeille, — le portier lui avait donné ce conseil afin qu'il eût la même couleur que les fleurs. — Le portier envoie ses présents, chaque damoiselle reçoit une corbeille ; il

fait entrer Flore dans l'une. Le jeune homme clôt les yeux et le portier le couvre de fleurs, puis il appelle deux sergents : « Portez-moi cette corbeille, leur dit-il, en la tour, à la damoiselle Blanchefleur, dans la chambre à côté des degrés qui communiquent avec celle de l'émir. Elle en sera contente ! Puis revenez promptement ici. » Les sergents prennent les fleurs et les emportent. Ils sont si chargés qu'ils en sont tout tordus ; ils disent qu'il y a beaucoup de fleurs et ils les maudissent. Ils montent par les degrés, mais ils se trompent de chambre, ils laissent celle de Blanchefleur à droite et entrent à gauche. Quand ils sont dedans, ils descendent la corbeille de dessus leurs épaules, la présentent à celle qu'ils trouvent céans, font leur message et repartent en hâte, laissant les fleurs.

La damoiselle — qui a nom Clarisse — les prend, remercie, se joue et se divertit des fleurs. Flore croit être enfin auprès de son amie ; dans un transport de joie, il saute hors de la corbeille. La jeune fille, saisie de peur, s'écrie : « Je vois merveille, ahi ! ahi ! » Flore, effrayé, s'élance de nouveau dans la corbeille ; il croit qu'on l'a trahi. Il s'est recouvert de fleurs, si bien que de son corps il ne paraît plus rien. Les compagnes de Clarisse, accourant, lui demandent ce qu'elle avait pour crier ainsi. Clarisse s'est rassurée, car elle a pensé à Blanchefleur dont elle connaît l'histoire : « Ce jeune homme est sans doute Flore », s'est-elle dit.



Flore saute hors de la corbeille.

Elle parle en fille sensée : « Des fleurs s'envola un papillon qui me frôla le menton de ses ailes, j'en eus telle frayeur que j'ai crié. » Les jeunes filles s'en retournent et Clarisse reste seule avec le damoiseau. Elle était fille du roi d'Allemagne et la plus belle damoiselle de toute la tour, après Blanchefleur. Les deux jeunes filles s'entr'aimaient beaucoup. Leurs chambres étaient toutes proches; il y avait une porte entre elles par laquelle l'une à l'autre venait quand elle voulait dire quelque chose à son amie. Clarisse appelle doucement Blanchefleur : « Belle compagne Blanchefleur, voulez-vous voir une fleur que vous aimerez beaucoup, je le sais, lorsque vous la verrez. Il n'y a pas de fleurs pareilles dans ce pays. » Blanchefleur ne s'en soucie point et demeure à sa place : « Venez-y, dit Clarisse, vous la connaîtrez certainement, car elle est de votre pays; je vous la donnerai si vous la voulez.

— Avouez, Clarisse, fait Blanchefleur, pourquoi vous me tourmentez; vous faites péché quand vous riez ainsi de mon chagrin. Damoiselle, les fleurs sont pour ceux qui ont amour et joie en eux. Quant à moi, belle sœur Clarisse, douce amie, le terme de ma vie est proche. L'émir dit qu'il m'épousera, mais cela ne sera point, car je me procurerai une arme et je me tuerai secrètement. Je ne veux ni ami, ni mari, puisque j'ai perdu Flore. »

Quand Clarisse l'ouït, elle en a grand'pitié et lui

parle doucement : « Damoiselle, pour l'amour de Flore, je vous requiers que vous veniez voir la fleur. » Quand Blanchefleur s'entend conjurer d'amour, elle s'en va au plus tôt avec Clarisse.

Les paroles des jeunes filles étaient parvenues aux oreilles de Flore ; quand il sait que son amie vient, il sort de la corbeille. Blanchefleur a tôt fait de le reconnaître ; ils s'embrassent sans parler. Chacun s'oublie en doux baisers. Ils pleurent de grand'pitié et de grand amour. Ils ne disent nul mot, ils s'entre-regardent et se sourient.

Clarisse voit leur contentement et leur joie ; en riant elle dit à Blanchefleur : « Compagne, vous connaissiez la fleur. Auparavant vous étiez triste et silencieuse, maintenant je vous vois joyeuse. Vraiment, fleur qui si tôt guérit grande douleur a vertu miraculeuse ! Tout à l'heure vous ne vouliez pas la voir et déjà vous n'avez point d'aussi cher trésor.

— Ciel, fait Blanchefleur, c'est là Flore, mon ami. » Puis se tournant vers son ami : « Grâce à elle je vous ai », dit-elle. Les deux remercient Clarisse ; sans elle ils eussent été découverts et ils en fussent morts. Or Clarisse était très bonne. « N'ayez crainte, leur dit-elle, soyez sûrs que je tiendrai tout secret comme je le ferais pour moi-même si pareille chose m'était advenue. »

Blanchefleur emmène son ami en sa chambre, où il y avait un recoin à demi caché par une courtine de soie. C'est là qu'ils s'assoient pour se ra-

conter comment ils ont erré depuis le jour où ils se séparèrent jusqu'à celui où ils se sont retrouvés. Clarisse leur apporte à manger; elle les sert bien. Ils mangent et boivent ensemble et sont joyeux. Tout leur est bien: si cette vie pouvait durer, ils ne voudraient jamais la changer.



CHAPITRE VII

Devant l'émir.



A Fortune, hélas! portait envie aux enfants. Elle fait tourner sa roue: elle les avait assis dessus, elle veut les rabattre dessous. C'est son jeu, c'est sa nature; elle met tout son soin à muer sept fois entre prime et none (1), et ne regarde ni à prouesse, ni à beauté, ni à richesse.

C'étaient Clarisse et Blanchefleur qui faisaient cette semaine-là le service de l'émir. Il appelle; Clarisse en avertit son amie, puis elle descend auprès de son maître. Il s'enquiert de Blanchefleur. « Sire, pitié! répond Clarisse, toute la nuit elle a lu en son livre; à peine de la nuit a-t-elle dormi et contre le jour elle s'est assoupie, mais je vais l'éveiller. » Alors Clarisse crie à Blanchefleur

---

(1) Première et neuvième heure du jour, soit 6 heures du matin et 3 heures de l'après-midi.

de venir; quatre fois elle lui crie, mais Blanchefleur s'oublie avec son ami, elle n'entend rien. Clarisse verse l'eau dans le bassin, elle le présente à l'émir. « Où est Blanchefleur, fait-il? Par ma foi! elle me craint bien peu, qu'elle demeure si longtemps sans venir. » Clarisse ne sait que dire. « Sire, je pensais la trouver ici, car avant moi elle s'est levée. Elle fût venue si elle l'eût pu, si elle n'eût trouvé autre occupation. » L'émir fronce le sourcil; il réfléchit, puis il appelle son chambellan : « Va, fait-il, hâte Blanchefleur; qu'elle descende promptement de la tour. »

Or le chambellan n'avait point aperçu Clarisse. Il monte dans la chambre de Blanchefleur, que la verrière assombrissait; derrière la courtine de soie il aperçoit deux têtes. Flore n'avait ni barbe ni aucun poil au visage; dans toute la tour il n'y avait damoiselle qui fût plus belle que lui. Le chambellan pense voir Clarisse avec Blanchefleur; il redescend et conte à son seigneur que les deux damoiselles sont ensemble derrière la courtine et qu'il n'a point osé les déranger.

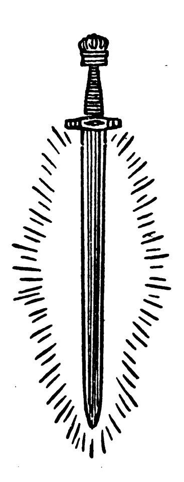
Clarisse tremble de peur. Courroucé, l'émir se lève; suivi de ses chambellans, il monte par les degrés. A la main il tient son épée nue. Il a fait ouvrir la fenêtre afin que le soleil puisse entrer. Alors il y a grande clarté dans la salle. L'émir voit Flore et la jalousie le point; il a tel deuil qu'il ne peut mot dire. Il veut tuer le damoiseau sur-le-champ, puis

il pense qu'il saura d'abord qui il est, ensuite le tuera. Les deux enfants ont si grand'peur qu'ils en frémissent. Ils voient l'épée nue dont ils savent bien qu'ils devront mourir. « Qui êtes-vous qui osâtes entrer en ma tour? dit l'émir à Flore. Par tous les dieux que j'adore, vous mourrez à déshonneur! Je vous tuerai, vous et votre amie Blanchefleur. » Les deux enfants se regardent en pleurant.

« Pour Dieu! sire, dit Flore, vous ne vîtes jamais meilleure chose; je suis son ami, elle est mon amie. Je l'ai tant suivie, que je l'ai enfin trouvée. Donnez-nous répit de notre vie, sire, et si vous nous tuez, que ce soit par jugement, à la vue de vos gens. » L'émir remet son épée et donne l'ordre de faire étroitement lier les deux enfants et de les bien garder afin qu'ils ne puissent s'échapper, puis il fait mander ses barons qui étaient déjà assemblés pour la fête, car le terme était très proche où il devait prendre femme. Rois et empereurs, comtes, ducs et chevaliers accourent. L'émir les fait taire et leur raconte l'aventure. Il termine en ces mots: « Le damoiseau cria, pour Dieu merci, que je les fisse tuer en ma cour, par jugement. J'ai donc pensé que je ferais mal si je les tuais sans les juger. Seigneurs, rendez justice et vengez-moi. »

Un roi se lève et dit : « Seigneurs, écoutez! Notre sire a conté son conte et nous comprenons bien sa colère; mais cependant, avant de faire jugement, nous devons écouter ce que Flore et

Blanchefleur auront à nous dire. Les condamner à martyre n'est point un jugement. » Mais le roi de Nubie l'interrompt : « Seigneur roi, fait-il, par ma foi! je ne suis point d'accord. Certes, messire a le droit de les tuer. Si l'on prend larron au forfait, on ne doit avoir envers lui nulle compassion; il montre son méfait ouvertement et doit mourir sans jugement. Que messire fasse donc mettre à mort ce jeune homme, si bon lui semble. »



CHAPITRE VIII

Le jugement.



ous les barons se rangeant à cet avis, on fait chercher les enfants; deux serfs les amènent devant l'assemblée. Ils y viennent en pleurant, s'entre-regardant doucement, chacun ayant grand'pitié de l'autre. « Belle, dit Flore, nous avons peur de la mort et nous avons raison de la craindre, car nous sommes assurés de mourir sans retard. Mais, belle, c'est par ma faute que vous êtes venue devant cette assemblée, car, si je ne fusse entré en la tour, vous n'eussiez pas cette douleur. Vous perdez pour moi la vie. Je devrais bien mourir deux fois, si la nature le pouvait souffrir, l'une pour vous et l'autre pour moi, car tout ceci est arrivé par ma faute. Belle, prenez cet anneau que me donna

ma mère, car, tant que vous l'aurez, vous ne mourrez point. »

En pleurant, Blanchefleur répond : « Ami, vous avez grand tort. Bel ami Flore, c'est moi qui suis coupable de votre mort, car vous ne vîntes en ce pays que pour me quérir; je fus seule l'occasion de votre voyage. Pour moi vous montâtes dans le donjon; vous n'y fussiez point monté si je n'y eusse été; pour cette raison, c'est moi qui devrais mourir pour vous. Ami cher, je vous rends votre anneau. Je ne veux point être sauvée et vous voir mourir. »

Flore jure qu'il ne recevra pas l'anneau et veut le lui bailler, mais Blanchefleur le jette loin d'elle avec colère. Un duc qui, étant tout près, a entendu les paroles des enfants, se baisse pour le ramasser et le cache dans ses vêtements. Flore et Blanchefleur se tenaient par la main en soupirant souvent, car ils avaient grand'peur de la mort. Ils étaient si beaux que jamais enfant de cette beauté ne fut trouvé depuis.

Flore était grand, grêle des flancs et large des épaules; sa chair était blanche comme fleur de lis. Blanchefleur avait le front plus blanc qu'hermine, la tête petite et ronde, la chevelure blonde, les sourcils bruns, les yeux gris et riants qui resplendissaient plus que des gemmes, la face de couleur très fine et la bouche petite. Jamais la nature n'a créé plus belle jeune fille, ni reine plus

belle. Ses lèvres rouges semblaient toujours prêtes aux baisers; ses dents, très petites et serrées, étaient plus blanches que l'argent et son haleine douce comme la brise du soir. Elle avait les mains blanches et les doigts grêles, longs et très droits. Elle était très bien faite de corps.

En les voyant entrer au palais, les barons s'ébahissent de leur beauté. Il n'y a si méchant homme en la cour qui ne s'apitoie et ne pleure. Tous voudraient changer le jugement, s'ils l'osaient. Mais l'émir est si fort en colère qu'il n'a aucune pitié. A trois serfs il commande de dresser un bûcher sur une place au milieu de la ville; il fait lier les deux enfants et il ordonne qu'on les jette dans le feu.

Quand les barons les voient lier, ils mènent grand deuil et tous disent : « Si nous le pouvions et l'osions, de grand avoir nous les rachèterions. » Le duc qui ramassa l'anneau pleure de pitié; il s'approche de l'émir et lui fait part de la tristesse qu'il a au cœur. Alors l'émir fait appeler les enfants pour les entendre. Il les questionne tous deux.

« J'ai nom Flore, dit le damoiseau; j'étais allé apprendre à Montoire quand Blanchefleur me fut enlevée; je l'ai en ce pays trouvée. Par Dieu! je jure que Blanchefleur n'en sut rien quand j'entrai en la tour. Sire, si c'est votre bon plaisir, puisqu'elle n'en sut rien, elle ne doit point mourir. Tuez-moi et que ma mort serve pour les deux.



Vous mourrez tous deux, dit l'émir, je vous tuerai de ma main.

Sachez que c'est juste, car c'est moi qui ai tout le tort, c'est pour moi qu'elle est jugée à mort. »

A l'ouïe de ce discours, Blanchefleur se montre très marrie. « Sire, fait-elle, je suis son amie; je suis l'occasion pour laquelle il monta dans le donjon. S'il n'eût su que Blanchefleur y était, jamais il ne fût monté en votre tour. S'il meurt pour moi, il y aura grand deuil, car il est fils du roi d'Espagne. Par justice il doit vivre et moi mourir, sire, si c'est votre bon plaisir. » Mais Flore s'écrie : « Ne le croyez jamais, tuez-moi, laissez vivre mon amie.

— Vous mourrez tous deux, dit l'émir, je vous tuerai de ma main. » Il a pris son épée nue. Blanchefleur se jette devant Flore pour le couvrir de son corps; son ami la repousse en arrière. « Vous ne mourrez pas la première, fait-il, je suis homme et je ne dois pas souffrir que vous mouriez avant moi. » Il se met devant son amie et tend le cou. Blanchefleur le prend par le bras, le tire en arrière, se met devant lui, tend le cou en pleurant. Chacun veut mourir avant l'autre. Les barons en pleurent; jamais il n'y eut jugement dont tant de gens aient pitié. Alors enfin l'émir s'apitoie, l'épée lui tombe des mains. Ceux qui le voient en sont joyeux.

Le duc qui trouva l'anneau en appelle aux barons: « Seigneurs, fait-il, nous devrions tous conseiller à notre seigneur que ce jugement finisse à son honneur; mais que messire ait pitié et n'exécute pas la sentence. Seulement, que Flore ne cache rien; qu'il dise comment il entra en la tour et parvint jusqu'à Blanchefleur. Que dira-t-on si messire met à mort les deux enfants? Il n'aura pas grande louange pour les avoir fait tuer; au contraire, on l'en blâmera durement. Il vaudrait bien mieux, ce me semble, connaître toute la ruse de Flore et savoir comment il fit pour entrer en la tour; quand l'émir saura la ruse, il pourra mieux s'en préserver à l'avenir. Ainsi fera-t-il s'il est sage. » Tous disent: « Ce serait pitié de tuer les deux enfants; s'il nous en croit, il les laissera aller. »

L'émir se montre bon seigneur, car il promet de ne point mettre les enfants à mort; mais il somme Flore, si sa vie et la vie de Blanchefleur lui sont chères, qu'il leur dise comment il entra en la tour. « Je ne vous le dirai point, sire, répond Flore, pas même pour nous garder la vie sauve, si vous ne faites d'abord serment de pardonner ce soir à ceux qui m'ont secouru et conseillé. — Jamais cela ne vous sera octroyé », s'écrie l'émir courroucé. Alors un évêque se lève : « Beau sire émir, fait-il, tu n'en recueilleras point de gloire si tu fais mettre ces enfants à mort. Fais comme tes barons le conseillent; m'est avis que c'est sens et raison. Ce que tu peux pardonner, pardonne-le; c'est ainsi qu'agit vaillant homme de grand cœur. Il vaut certes mieux apprendre la ruse que de voir mourir les enfants. Ce serait grand dommage si les enfants mouraient ainsi, car leur beauté dépasse tout ce que fit jamais la nature. »

Les barons s'écrient : « Il y a un don à accorder, octroie-le, roi débonnaire! » Ainsi tous, tant qu'ils sont, implorent leur seigneur. L'émir, ne les voulant point contredire, pardonne et jure de ne point faire punir ceux qui ont conseillé Flore. Alors les barons le louent de sa miséricorde et clament leurs remerciements.

Flore commence son récit assez haut pour que ceux de la cour l'entendent. Quand il raconte comment il fut porté en la corbeille, tous rient à

grand'merveille; l'émir même en a ri. Ayant tout raconté, Flore s'incline humblement devant l'émir, puis il se jette à ses pieds et le supplie, pour l'amour de Dieu, qu'il lui rende son amie, car, s'il perd son amour, il préfère la mort à la vie. L'émir se conduit en preux chevalier. A la vue de tous, il prend la main de Flore, puis celle de Blanchefleur : « Flore, fait-il, je vous rends votre amie. » Les deux enfants se jettent à ses pieds et les baisent avec grand'joie, mais l'émir les relève.



CHAPITRE IX

Les noces.



'ÉMIR veut armer Flore chevalier. On fait revêtir au damoiseau la meilleure armure qu'il y ait au palais et, quand l'émir lui a donné l'accolade, il le fait mener à un moutier et là épouser son amie. Puis l'émir mande Clarisse au château; par le conseil de Blanchefleur, il la prend pour femme. Blanchefleur le prie instamment de ne point mettre son épouse à mort après un an, mais de la garder toute sa vie; Flore fait la même prière et l'émir leur octroie ce don.

Clarisse fut couronnée devant les vassaux de l'émir. Tous les barons de la cité s'assemblèrent pour la fête qui fut joyeuse et belle. On y fit combattre un lion contre une grande ourse et les jon-

gleurs (1) y chantèrent de beaux vers. Flore invita Daire, son bon hôte, et n'oublia point le portier.

La fête est grande, le festin magnifique. Dans de beaux hanaps d'or pur les sergents apportent des vins rouges et des vins blancs. Ils servent toute sorte de mets fins : grues, oies, hérons, outardes, cygnes, paons, et pâtisseries. Ils apportent aussi des pâtés d'oiseaux vivants : quand ils en brisent la pâte, les oiseaux volent partout; alors on lâche faucons, émerillons (2) et hobereaux (3) en grand nombre et ils volent après les oiselets. Les vielles, les harpes et autres instruments remplissent l'air de leurs enchantements.

Mais, au plus fort de la fête, voici venir dix chevaliers. Ils arrivent d'Espagne chargés de lettres pour Flore. Ils s'inclinent devant l'émir, puis ils saluent Flore et lui annoncent la mort de son père et la grande douleur de sa mère. « Sire, font-ils, nous sommes ici de la part de vos hommes les plus vaillants pour vous prier de venir en votre terre; tout est en paix, vous monterez sur le trône sans nulle difficulté. »

A l'ouïe de ces mauvaises nouvelles, Flore et Blanchefleur mènent grand deuil. Ils regardent vers l'émir et bonnement lui demandent congé.

---

(1) Musiciens qui composaient des vers et allaient les chanter de château en château.
(2) Sorte de faucons.
(3) Petits faucons.

L'émir en est attristé : « Si vous voulez rester, fait-il, vous aurez tout ce qui vous plaira ; je vous ferai couronner de couronnes d'or fin et je vous donnerai riche royaume. » Mais Flore n'y consent point. Il part donc, comblé de présents, et le duc lui rend son anneau.

Le chevalier Flore s'en retourne dans son pays. Les barons de l'émir l'accompagnent bien loin, puis ils le baisent et le recommandent à Dieu. Flore s'en va joyeux et dolent, une heure joyeux, une autre pensif. Il est triste de la mort de son père et du deuil de sa mère, mais il est joyeux d'avoir Blanchefleur avec lui.

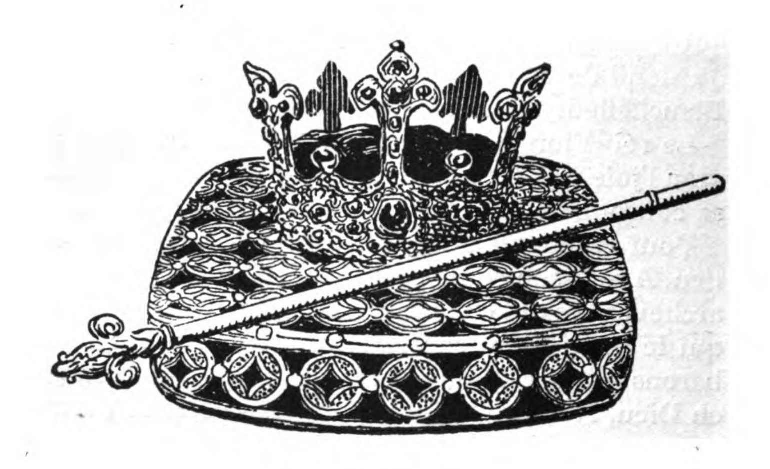
Le roi Flore revint en son pays et fut reçu à grand'joie par tous les barons. Ils lui apportèrent sa couronne et lui présentèrent son sceptre d'or.

Pour l'amour de Blanchefleur, Flore se fit chrétien. Avant son couronnement, il prit avec lui trois archevêques qui connaissaient la loi chrétienne et qui le baptisèrent saintement. Puis il manda ses barons en la cité où il était et les pria de croire en Dieu, Notre-Seigneur. Tous les nobles se firent baptiser ce jour-là, mais pour baptiser les manants et les serfs il fallut bien plus d'une semaine. Qui refusait le baptême et ne voulait point croire en Dieu, Flore le faisait écorcher, rôtir au feu ou décapiter.

Il maria la mère de Blanchefleur au duc le plus fort et le plus vaillant, le plus puissant et le plus

riche de son royaume. La fortune qui l'avait abaissée jusque dans la poussière l'élève ainsi bien haut. Quand elle voit sa fille couronnée et elle-même appelée duchesse, elle rend grâces à Dieu et le remercie doucement.

Ici finit le conte de Flore. Dieu nous mette tous en sa gloire!



BERTHE AUX GRANDS PIEDS



LA fin d'avril, temps doux et joli, où les prés reverdissent et où les arbres sont en fleurs, j'étais un vendredi à Paris la cité. Je résolus, puisque c'était vendredi, d'aller prier Dieu à Saint-Denis. Je vis en l'abbaye un moine très courtois qu'on nommait Savary et je me liai si bien avec lui qu'il me montra le livre à histoires (1), où je lus la vie de Berthe et de Pépin que je vais vous conter. Je demeurai à Saint-Denis jusqu'au mardi suivant et j'emportai avec moi la vraie histoire. Seigneurs, je vous la conterai sans y rien changer.

(1) Les *Chroniques de Saint-Denis.* L'histoire de Berthe ne s'y trouve point en réalité, mais les poètes du moyen âge usent fréquemment de ce moyen pour donner à leurs récits une apparence de vérité historique.

CHAPITRE PREMIER

Les chevaliers français chez le roi Flore.



Ce temps dont je vous commence le récit, vivait en France un roi très puissant. On l'appelait Pépin le Bref, parce que sa taille ne dépassait point quatre pieds et neuf pouces. Sa reine étant morte sans lui laisser d'enfants, il la pleura longtemps, puis il désira se choisir une autre épouse. Au printemps donc il manda ses barons auprès de lui afin de prendre leur conseil. Mais les barons ne trouvaient nulle damoiselle assez belle, riche, bonne et sage pour leur roi. Enfin Engerrand de Moncler parla ainsi : « Sire, j'en sais une, fille du roi de Hongrie. Je l'ai souvent entendu louer, on dit qu'il n'y a si belle femme deçà ni delà la mer ; on la nomme Berthe la

débonnaire. — Seigneurs, dit Pépin, il y a lieu de nous hâter, car je veux l'avoir pour épouse. » Le roi Pépin envoya donc en Hongrie une grande multitude de barons, d'écuyers, de pages et d'hommes d'armes pour demander au roi Flore (1) la main de sa fille. Il les chargea de riches présents pour la cour de ce lointain pays et leur enjoignit de ramener Berthe en France.

Les ambassadeurs de Pépin traversèrent toute la Germanie sans encombre. Un matin, au dîner, ils arrivèrent à la grande cité où se trouvait alors la cour de Hongrie. Le roi Flore et la reine Blanchefleur reçurent les Français avec de grands honneurs, car la renommée du roi de France était parvenue dans leur pays où chacun connaissait Pépin. Aussi accueillirent-ils favorablement la requête des envoyés de France.

Flore fit querir sa fille pour la montrer aux ambassadeurs. Ceux-ci s'inclinèrent devant elle, la trouvant encore plus belle qu'ils ne l'avaient espéré. Elle avait seize ans, le visage clair et vermeil, les cheveux blonds et très longs. En outre elle était courtoise et pleine de franchise, si bonne et gracieuse qu'on ne la pouvait connaître sans en être épris.

(1) Dans le poème de ***Flore et Blanchefleur***, **ils sont roi et reine** d'*Espagne :* ces divergences sont très fréquentes dans les vieilles légendes.

Les envoyés demandèrent la main de Berthe pour leur roi et Flore la leur octroya joyeusement. Les tables furent servies, tous s'assirent au souper. Les chevaliers français rappelèrent les hauts faits de leur suzerain. Ils ne manquèrent pas de raconter une prouesse accomplie par Pépin à vingt ans. C'était au palais de Charles Martel. Un jour, entour de la Saint-Jean, quand la rose est fleurie, on avait dressé dans le jardin les tables pour le manger. Le roi dînait avec toute sa maison. Soudain un lion qu'on tenait en cage depuis longtemps rompit ses barreaux, étrangla son maître, mordit deux damoiseaux qui jouaient sur l'herbe et s'en vint comme une bête enragée. Charles Martel veut sauter sur le lion, mais sa femme l'emmène ; les seigneurs et les pages déguerpissent : il n'en reste pas un seul. Pépin rougit de déplaisir, car il ne songe point à s'effrayer ; il trouve une hallebarde, fièrement l'empoigne, se jette sur le lion, lui assène un grand coup droit en la poitrine et l'abat mort sur la terre. Chacun accourt pour regarder cette merveille. Charles Martel embrasse son fils, sa mère pleure de joie. « Beau, très doux fils, fait-elle, comment donc avez-vous osé toucher à une si hideuse bête ? — Dame, dit Pépin, on ne doit point redouter une aventure qu'on ne saurait éviter sans lâcheté. »

Les Hongrois prirent plaisir à louer Pépin. Ils engagèrent les Français à demeurer longuement

en leur terre, mais nos seigneurs n'y consentirent point et s'apprêtèrent le plus tôt qu'ils purent pour leur retour. Berthe, pleurant amèrement, se mit à genoux pour prendre congé de son père. « Sire, dit-elle, adieu. Saluez pour moi mon frère, qui, vers Poulaine (1), tient la terre de Gronterre. — Belle, très douce fille, dit le roi, ressemblez à votre mère ; soyez débonnaire envers les pauvres, ayez franc caractère, que Dieu et les hommes soient contents de vous, car celui qui ne fait pas le bien, à la fin il le paie. Je vous recommande à Dieu, le vrai gouverneur ; qu'il vous garde toujours en âme et en cœur. » Et tout ému, il embrassa Berthe.

En ce temps dont je vous parle, il y avait une coutume dans le pays de Hongrie, que tous les grands seigneurs, comtes et marquis, avaient autour d'eux gent française pour apprendre le français à leurs filles et à leurs fils. Et le roi Flore avait été élevé en France, y ayant été conduit très petit. Aussi le roi, la reine et Berthe au clair visage savaient-ils presque aussi bien le français que s'ils fussent nés dans le bourg de Saint-Denis. Les Francs tenaient les Hongrois pour amis, ils s'aidaient l'un l'autre contre les Arabes, ils s'aimaient fortement. C'est pourquoi le roi Flore et la reine Blanchefleur accordèrent joyeusement à Pépin la main de leur fille qui était blanche et

(1) La Pologne.

vermeille et plaisante à souhait. Il n'y avait plus belle pucelle de là jusques en Italie, et de si franc caractère que jamais on ne l'avait reprise d'aucun méfait.

Quand Berthe prit congé de son père au cœur vrai, tous deux pleurèrent durement. « Ma fille, dit la reine, sachez que je vous accompagnerai le plus avant que je pourrai. Puis j'enverrai avec vous Margiste, votre serve, Aliste, sa fille, qui vous ressemble de visage, et leur cousin Tybert. Vous savez que tous trois étaient serfs et que je les ai rachetés de mes deniers. Pour cette raison j'ai en eux une entière confiance. — Dame, dit Berthe, je les aimerai; des choses que j'aurai ils ne manqueront jamais; je suivrai toujours leurs conseils et, si je le puis, je marierai Aliste à un puissant seigneur. — Ma fille, dit la reine, je vous en saurai gré. »

Ce fut un lundi matin que partirent les Français, emmenant Berthe montée sur un palefroi bai. On traversa la Saxe, dont la duchesse, Aélis, était sœur de Berthe. Arrivée là : « Douce fille, dit Blanchefleur, arrière je m'en irai ; de votre part je saluerai votre père. Si vous ne vous conduisez dignement, j'en mourrai de douleur. J'emporterai cet anneau de votre doigt au mien; avec larmes je le baiserai souvent. »

En pleurant, Berthe prend son anneau et le baille à sa mère.

« Ma fille, je vous recommande à Dieu, par qui le soleil rayonne. — Douce mère, il me semble qu'un couteau me fait une plaie au cœur. — Fille, soyez joyeuse et gaie, vous allez en France et cela me console, car en nul pays le peuple n'est plus doux, ni plus vrai. »

Pour faire ses adieux à sa mère, Berthe s'était agenouillée sur un drap noir comme suie. Quand Blanchefleur l'embrasse, la pauvre enfant tombe pâmée sur le sol. La reine relève Berthe et la remet entre les bras d'Aélis, puis elle monte en litière et repart pour la Hongrie, où le roi l'attend. Revenue à elle, Berthe prend congé de sa sœur, et ses gens la mettent très doucement sur son palefroi.



CHAPITRE II

La trahison de Margiste.



ES Français traversent les Ardennes, le Hainaut, le Vermandois; un dimanche, avant vêpres, ils arrivent à Paris. Le roi Pépin va joyeusement à leur rencontre; en sa compagnie sont mille sept cents barons qui tiennent grands fiefs de lui. Ils saluent Berthe courtoisement et ils disent entre eux: « Par saint Clément, nous avons une très belle dame et de prime jeunesse. » Les cloches de Paris sonnaient hautement; il n'y avait pas de rue en ville qui ne fût richement tendue de précieuses courtines et proprement jonchée d'herbes. Les dames, parées pour l'événement, chantaient et acclamaient Berthe en poussant des cris de joie. La foule était en liesse et Berthe elle-même se sentait gaie, car

la ville lui plaisait fort. Elle descendit de cheval au perron de la grande salle du palais. Les plus nobles barons se pressaient en foule pour la servir, chacun ayant grand désir de l'honorer. Puis elle fut remise aux soins de Margiste et d'Aliste jusqu'au jour du mariage.

Après la mi-août, par un très beau jour sans pluie ni vent, Pépin épousa Berthe, la douce princesse, belle et gracieuse comme une fleur. Elle était vètue d'un riche drap d'Otrante; sur sa tête on avait posé une couronne d'or.

Quand la messe fut dite, barons et dames s'assirent pour manger. Maint puissant prince se présente pour rendre hommage au roi, mainte belle princesse se tient devant la reine et la sert volontiers. Berthe est joyeuse et gaie; hélas! elle sera bientôt dolente.

Après le festin on enlève les tables; trois ménestrels viennent devant le roi et la reine pour les divertir. L'un joue de la vielle, l'autre de la harpe et le troisième de la flûte. Ensuite le roi se lève pour donner le signal des danses. On dansa longtemps, puis les barons conduisirent la reine dans ses appartements; la fête était terminée.

Alors Margiste, l'horrible vieille, vint aider à la toilette de la reine. Avec Tybert et Aliste, elle avait ourdi une trahison pour élever sa fille au trône de France. Elle feignit une grande compassion pour Berthe. « Dame, hélas! un mien

ami est venu me dire hier que nul homme n'est plus à redouter que le roi Pépin. Je le craignais depuis longtemps, mais je n'osais vous le dire. Le roi est cruel et sanguinaire, il a formé le projet de vous tuer. »

A l'ouïe de ces paroles, la jeune reine se prend à pleurer ; de la peur qu'elle a, elle pense perdre l'esprit : « Dame, dit la vieille, à rien ne sert de vous lamenter. D'ailleurs, si vous le voulez, il ne vous arrivera point malheur, car je vais faire mettre à votre place Aliste, qui vous ressemble ; je l'ai forcée à consentir à cette ruse, car j'aime mieux voir mourir ma fille que ma dame, la fille de ma reine. »

Berthe, toute tremblante, remercie Notre-Dame d'échapper ainsi au danger : il lui eût été dur de mourir à seize ans. La vieille chambrière la quitte : elle descend dans le jardin du roi, près de la rivière. Elle y trouve sa fille accoudée à une fenestrelle de pierre. Aliste ressemblait à Berthe plus que le meilleur portrait peint par le peintre le plus habile. Toutes deux étaient si belles que les plus belles femmes en leur présence paraissaient de la bruyère sèche au milieu d'une lande fleurie. Joyeuse, Margiste baise sa fille sur le visage : « Ma fille, dit-elle, tout va bien, notre projet réussit, vous serez reine de France. — Ma mère, répond Aliste, Dieu vous entende ! Faites querir Tybert promptement ; m'est avis que ses conseils nous seront

utiles. » Aussitôt Tybert accourt et les trois traîtres complotent toute la trahison.

« Ma fille, dit Margiste, je ne veux vous mentir ; l'on doit bien reculer pour sauter loin et vous aurez à souffrir un peu de cette affaire. Vous coucherez dans la chambre du roi ; je ferai dormir Bertain avec moi, et demain, au point du jour, je vous l'enverrai. Aussitôt que vous l'entendrez venir, vous prendrez un couteau que vous trouverez sous votre oreiller ; vous vous frapperez à la cuisse assez fort pour que le sang jaillisse, puis vous crierez : « A moi, Pépin, Aliste me veut tuer. » Le roi s'éveillera, il vous prendra pour Berthe, il croira que la serve tue la reine. J'entrerai alors dans la chambre pour lier Berthe. C'est ainsi que nous nous débarrasserons d'elle. »

Aliste obéit volontiers à sa mère et prit la place de Berthe ; l'obscurité aidant, nul ne s'aperçut de la tromperie.

Heureuse du succès de sa ruse, la vieille serve se prend à rire, puis elle retourne auprès de Berthe et lui dit : « Dame, je laisse ma fille dolente et pleine d'amertume ; ce que nous avons fait pour vous, nul ne le pourrait décrire. — Margiste, répond Berthe, vous dites vrai. Dieu vous le paie ! »

La vieille ordonne alors à la reine de se rendre de grand matin auprès d'Aliste. Pour ne point éveiller les soupçons, elle doit jouer le rôle de la

serve et assister au lever de la fausse reine. Berthe, la douce princesse, qui n'entend aucune malice, y consent. Puis, assise sur son lit, elle se met à lire son livre d'heures, car Bertain était lettrée, elle savait bien lire et même écrire.

A l'aube la dame s'éveille, elle se recommande à Dieu et, toute tremblante, se rend auprès d'Aliste. La serve l'attendait ; à peine l'a-t-elle vue qu'elle se frappe à la cuisse gauche et tend vivement le couteau à Berthe. Celle-ci le reçoit sans penser à mal. Alors la serve jette un grand cri : « Ah ! roi Pépin, je vous ai vu pour mon malheur, car, à peine suis-je reine, qu'on me veut tuer. ». Le roi s'éveille, se dresse sur son séant, tout égaré, aperçoit Aliste blessée et le couteau ensanglanté dans la main de Berthe qu'il prend pour la serve. Il appelle. Margiste accourt, feint d'être en colère, regarde le sang qui coule de la blessure et jure que la coupable sera mise à mort. « Roi, dit la vieille, faites-la bientôt détruire, n'en ayez aucune pitié. Jamais plus je ne l'aimerai, car elle a voulu tuer sa dame. » Alors elle prend Bertain, lui donne un grand coup et la chasse de la chambre. Le coup a été si violent que les larmes en viennent aux yeux de Berthe. Tybert veillait à la porte ; il la saisit rudement et lui fait grand mal ; il la tire par son manteau, si fort qu'il en déchire l'étoffe. « Ahi ! Dieu ! gémit Berthe, que m'est-il advenu, qu'est-ce que mes gens m'ont fait ? »

La méchante vieille saisit un lien et le tend à Tybert pour qu'il en lie Berthe. De force ils lui ouvrent la bouche et la bâillonnent d'une corde; ils la lui nouent si fort derrière la nuque que pour cent mille marcs elle ne saurait dire un mot. Ils lui attachent ensuite les mains et la jettent sur un lit. Alors la vieille sorcière, s'accoudant à côté d'elle, lui dit secrètement à l'oreille : « Si vous criez, vous aurez sans retard la tête coupée. » Épouvantée, Berthe voit bien qu'ils l'ont trahie; elle est presque pâmée de tristesse.

La serve, laissant Tybert à côté de Berthe pour la garder, rentre dans la chambre royale, où Pépin s'empresse autour de celle qu'il prend pour son épouse. Margiste fait la dolente et se jette aux pieds de sa fille. « Dame, pitié! dit-elle. Par Dieu qui fit le ciel et la rosée, si vous voyiez comme j'ai traité ma fille, vous diriez bien que je ne suis point coupable en cette affaire.

— Taisez-vous, vieille réprouvée! s'écrie le roi, j'ai vu votre trahison; vous vouliez tuer secrètement Berthe ma femme. Votre fille sera mise à mort. Quant à vous...

— Sire, dit Aliste, je suis sûre que jamais trahison ne fut tramée par Margiste. Il n'y a plus prudente femme d'ici jusqu'à la mer salée. Mais sa fille a toujours été sotte, et par lunaisons elle est comme folle. Sire, je requiers de vous un don; c'est le premier que je vous ai demandé depuis que vous

m'avez épousée et que je fus par vous couronnée. Je vous prie, par la foi que vous m'avez jurée, que cette chose soit tue et cachée, pour la raison que je serais trop dolente si elle était sue, car c'est moi qui ai amené cette fille au doux pays de France. Mais mandez dès aujourd'hui trois sergents, que la jeune fille leur soit promptement livrée et qu'ils l'emmènent en un lointain pays où ils la mettront à mort.

— Dame, fait la vieille, vous êtes bien avisée. Par mon âme, je voudrais qu'elle fût déjà noyée ou étranglée. »

Le roi ayant octroyé la requête de la fausse reine, la vieille s'incline et sort. Pépin va lui-même querir trois sergents qu'il conduit à Margiste pour qu'elle leur remette Berthe.

La fausse reine pleure. « Belle, lui dit le roi, consolez-vous. Laissez aller la maudite suivante : elle eût sûrement trouvé moyen de vous empoisonner ou de vous égorger. Êtes-vous grièvement blessée? Ne me le cachez point.

— Non, sire, fait-elle, c'est la vue de mon sang qui m'a épouvantée ; je vous montrerai la blessure, allez fermer la porte. »

Elle occupe ainsi le roi, car elle craint encore qu'il ne voie Berthe et ne s'aperçoive de la trahison. Pendant ce temps, Margiste et Tybert se hâtent de faire monter leur dame sur un roussin (1) et les

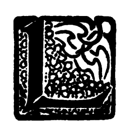
(1) Cheval de forte taille que l'on montait surtout à la guerre.

trois sergents l'emmènent. Tybert les accompagne ; c'est à lui que Margiste confie la surveillance de l'affaire. « Tybert, fait-elle, gardez cette femme, de telle sorte qu'elle ne puisse causer avec personne avant de mourir, et, je vous prie, ayez soin de me rapporter son cœur. »



CHAPITRE III

Dans le bois feuillu.



ES quatre gardiens partent, emmenant Berthe. Ils chevauchent pendant cinq grandes journées, puis ils arrivent en la forêt du Mans, où ils s'arrêtent sous un olivier. Tybert trouvant l'endroit bien choisi, ils mettent pied à terre, puis Morant, Godefroy et Renier descendent la reine de son cheval. Ils lui font dépouiller le drap qu'on avait jeté sur sa robe; elle apparaît vêtue d'un bliaut blanc et d'un beau manteau. Elle est si belle que les trois sergents se prennent à pleurer. Tybert brandit son épée : « Tirez-vous arrière, dit-il, je vais trancher la tête à la serve félonne. »

Quand Berthe voit l'épée, elle se met à genoux sur la bruyère et baise doucement la terre pour im-

plorer merci, car son bâillon ne la laisse point parler. Les sergents sont saisis de pitié; Morant retient le bras de Tybert : « Si tu lui fais du mal, dit-il, par saint Pierre, tout l'or de la Bavière ne te préserverait pas d'avoir ce bois pour litière à tout jamais. »

Courroucé, mais effrayé, Tybert remet son arme; les sergents se saisissent de lui et l'agenouillent de force; chacun tire son épée. Godefroy et Renier tiennent Tybert. Morant, qui a Berthe en grande pitié, lui enlève son bâillon : « Belle, fuyez-vous-en, fait-il doucement, Dieu vous conduise par la sienne amitié! » Berthe s'en va fuyant, le cœur tout en émoi, car elle avait bien pensé avoir sans faute la tête tranchée; elle se hâte sur la bruyère et disparaît derrière les arbres; les sergents la perdent de vue. Or ce jour-là le temps était froid et laid; en outre il pleuvait et il tonnait. « Seigneurs, dit Tybert, vous avez mal agi; je vous ferai pendre quand vous serez rentrés à Paris.

— Seigneur, répond Morant, nous étions fous et lâches quand nous vînmes en ce bois pour commettre un tel meurtre. Cette femme me semble noble, douce et sans nulle fraude. Dieu, ayez pitié d'elle, car en cette forêt il y a maint ours et maint léopard qui auront tôt fait de la manger. Nous nous sommes conduits comme félons et renards, j'en ai le cœur navré. »

Les quatre hommes remontent à cheval pour partir; Berthe qui s'est cachée dans les buissons

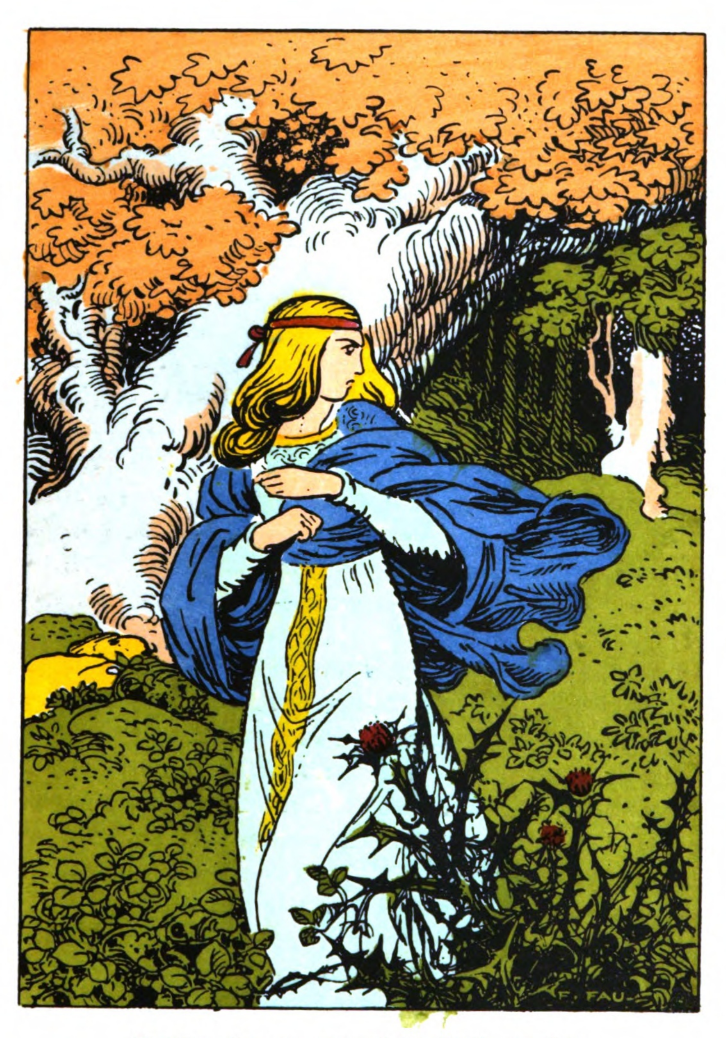
les voit de loin. Ils s'en retournent sans s'arrêter.

« Tybert, dit Morant, nous prendrons au premier village le cœur d'un pourceau pour l'apporter à Margiste. Par saint Simon, si vous ne m'octroyez cela, nous vous tuerons tantôt. » Tybert trouve le conseil bon et ainsi fut fait.

Ils arrivèrent à Paris. La vieille eut grande joie en les voyant et surtout en recevant le cœur de Berthe que Tybert lui apportait en présent. La fausse reine donna audience aux quatre envoyés pour les remercier de l'avoir débarrassée de son ennemie.

Revenons à Bertain, perdue dans le bois feuillu. Il tombait une pluie menue mêlée de grêle, un vent violent tordait les grands arbres, les éclairs brillaient, le tonnerre grondait. Berthe entend hurler les loups et hululer les chats-huants. Elle ne sait de quel côté se diriger, mais par une sente étroite et malaisée elle s'éloigne de l'endroit où Tybert le mécréant l'avait laissée. Elle pleure et réclame doucement Dieu et ses saints, tout en s'en allant parmi le bois, le long d'un vallon. « Ahi ! vieille, gémit-elle, vous avez le cœur déloyal pour me trahir ainsi de cruelle trahison. Mal semble que je suis de lignage royal, pour souffrir comme je souffre aujourd'hui. Puissent Dieu et saint Julien m'envoyer en tel hôtel que manger ne me puisse nulle bête mortelle. »

La dame s'en va parmi la forêt sombre Sa robe est tout alourdie de pluie et de terre. Elle s'arrête



Berthe s'en va parmi la forêt sombre.

FLORE.



Berthe s'assied sous un grand hêtre.

souvent pour regarder à droite et à gauche et devant et derrière, comme quelqu'un qui ne sait où aller. Elle jette de grands soupirs. Elle s'agenouille à nu-genoux sur la terre, joignant les mains et les tendant vers Dieu : « Ha ! Sire Dieu, fait-elle, qui de la Vierge naquîtes, vous voyez loin; dirigez-moi parmi cette forêt et que votre très douce mère me convoie en tel lieu où mon corps ne soit jamais livré à la honte. »

Alors Berthe s'assied sous un grand hêtre, car elle a le cœur dolent ; elle tord ses belles mains blanches ; elle regrette Blanchefleur la reine : « Ha !

ma dame, fait-elle, si vous saviez à quelle mésaventure je suis en proie, le cœur vous partirait. » A la lueur des éclairs elle est pâle comme fleur de lis. « Ha! Dieu, fait-elle, verrai-je jamais mes amis ? Que je suis lasse, dolente, épouvantée, marrie, pauvre et égarée! Et je croyais être montée si haut quand je fus donnée au puissant roi Pépin et amenée dans la belle cité de Paris! »

La pluie tombe, la bise souffle, le froid augmente. Berthe tombe en pâmoison. Lorsqu'elle revient à elle, elle se retrouve seule sous le grand hêtre. En fuyant elle s'est si durement heurtée à une pierre, qu'elle a au pied un trou qui saigne. Une branche l'a atteinte à la joue droite, si fort que la chair en est bleuie. Les ronces ont fait maint accroc à sa robe et à son manteau qu'elle serre autour d'elle pour se garantir du froid. Elle a les yeux rouges de pleurer. La pluie ruisselle sur son doux visage; elle l'essuie de son bliaut. Elle crie « Haro! » aussi fort qu'elle peut, mais sa voix est faible de lassitude; il n'y a d'ailleurs dans le bois aucune créature qui puisse l'ouïr, hormis les bêtes qu'elle entend glapir.

La reine est dans la forêt du Mans; de toutes les forêts de France, c'est la plus déserte : la nuit elle est horrible et désolée. Le jour est sur son déclin, la nuit approche. Berthe s'enfuit au fond du bois. Elle a peur du vent qui mène trop grand bruit. Elle boit de l'eau d'une rivière qu'elle rencontre, bien

que cette eau soit trouble comme de la bière. Il n'y a dans la forêt rien à manger, elle défaille de lassitude et de faim.

Quand la dame voit qu'elle devra passer la nuit dans la forêt et que la vêprée est froide et triste, elle se fait contre le vent un abri de branches sèches, puis elle rassemble un moncelet de feuilles d'olivier, car elle veut s'étendre un peu. Ce faisant elle regrette le palais de son père où elle était gardée par sergent et écuyer, servie par dame et damoiselle, et sa chambre où elle avait doux tapis, coussins et chaudes couvertures. Deux larrons passent qui l'effraient encore. Elle pense qu'elle va mourir de faim ou de froid, à moins qu'elle ne soit prise par des voleurs ou mangée par les bêtes. Cependant elle est si lasse qu'elle s'endort, une pierre sous la tête, après s'être couverte de fougères au mieux qu'elle peut.

A minuit le temps se lève, il cesse de pleuvoir, le vent est tombé, le froid diminue, la lune brille claire et pure. La reine s'éveille et tremble de peur. Elle a si grand' faim qu'elle craint d'en perdre la raison. Alors elle fait cette prière à Dieu : « Puisqu'il vous plaît, doux Sire, que j'aie à endurer ces tourments, je veux travailler et peiner pour vous. Or veuillez, doux Sire, me tirer de ce péril, et je vouerai ici un vœu que je tiendrai à toujours sans fausser : jamais, tant que je pourrai durer, je ne dirai à nul être vivant que je suis fille de roi, ja-

mais je ne révélerai que je suis femme épousée de Pépin le Bref, à moins que cela ne soit pour sauver mon corps du déshonneur. J'irai, s'il le faut, de porte en porte demander l'aumône. » Ayant voué ce vœu, Berthe, un peu réconfortée, s'enfonce dans les buissons et laisse le temps passer.



CHAPITRE IV

Le conseil de l'ermite.



E grand matin, Berthe se remet en route. Elle trouve un petit sentier qui l'amène à un ermitage. L'ermitage lui semble de vieille antiquité. A la porte pend un maillet; le saisissant, elle assène un coup sur l'huis (1). L'ermite, un vieillard au visage plein de bonté, ouvre un petit huisset (2). Berthe le salue humblement et le prie de lui accorder l'hospitalité. Ébahi de voir une aussi belle dame parmi la ramée du bois, l'ermite craint qu'elle ne soit fée ou sorcière. En se signant il lui demande : « Êtes-vous de la part de Dieu ou du

(1) La porte.
(2) Guichet.

diable? — Sire, j'ai donné mon cœur à Dieu. Laissez-moi entrer pour me réchauffer un peu et je vous dirai d'où je viens. — Belle, il n'entre céans aucune femme, ni été, ni hiver, car ainsi le veut la règle. »

En l'entendant, Berthe se prend à pleurer. L'ermite lui présente de son pain qui est noir et plein de paille, car il ne l'a point bluté. La reine l'en remercie, mais elle est si lasse qu'elle n'en peut avaler le moindre morceau. L'ermite soupire et des larmes de pitié tombent de ses yeux. Il eût souhaité laisser entrer la jeune fille, mais il a le cœur trop loyal pour fausser son vœu. « Belle, dit-il, ne soyez triste; si vous me voulez croire, vous serez bientôt rassurée. Rendez-vous ici tout près, à la maison de Simon le voyer et de Constance, sa femme. Ce sont de bonnes gens de grande renommée; là vous serez hébergée et très bien chauffée. Je ne vis jamais meilleures gens. Entrez dans ce sentier, n'en sortez pour rien. — Sire, répond Berthe, Dieu qui fit ciel et rosée vous récompense! car si je devais rester encore dans la forêt, j'en mourrais. »

L'ermite a si grande pitié qu'il ouvre la porte, la met en la voie, la recommande à Dieu, et Berthe rentre dans le bois, triste et tourmentée. Elle rencontre bientôt Simon le voyer. Sitôt qu'il l'aperçoit, il tire sur sa bride. Il regarde sa cotte déchirée des ronces, son manteau mouillé de pluie et souillé de terre; il regarde son visage si beau et s'émerveille. Où donc trouve-t-on d'aussi belles femmes et

qu'est-ce qui amène celle-ci dans la forêt? Il s'arrête devant Bertain et la salue. « Sire, dit-elle, s'il ne vous déplaît, montrez-moi la voie qui mène à la maison de Simon. Vous m'aurez ainsi fait l'aumône, car je me suis égarée, je n'ai rien mangé, je suis tout affamée, et de plus j'ai eu vilainement froid dans ce bois, j'en suis glacée. »

Quand Simon ouït Berthe parler si parfaitement, il a grand'pitié d'elle. « Belle, qui êtes-vous? Dites-le moi. — Sire, je vais vous le dire brièvement. Sachez que je suis née en Alsace. (C'est à cause de son vœu que Berthe dit ainsi.) Je suis fille d'un vavasseur (1) qu'on appelle Clément. Il y a eu grande guerre dans mon pays. Mon père en a perdu sa terre et nous fûmes exilés avec tous nos parents; je cherche donc mon entretien en pays étranger. J'avais une marâtre qui me battait, et menu et souvent. Je me suis enfuie de mes parents l'autre jour; je m'en repens fortement, car depuis j'ai souffert grands tourments. Un ermite me dit tout à l'heure d'aller chez Simon le voyer où je serais bien hébergée, mais je n'en sais pas le chemin. Gentil homme débonnaire, apprenez-le-moi. — Belle, je suis celui que vous demandez. »

En entendant ces mots, Berthe lève les mains vers Dieu pour le remercier, car de joie elle ne peut parler.

---

(1) Celui qui occupait le degré inférieur dans la noblesse féodale.

Simon l'emmène à sa maison, au petit pas. Il huche (1) sa femme : « Constance, regardez, fait-il, le présent que je vous offre. J'ai trouvé cette dame dans le bois, où elle a passé la nuit bien périlleusement. Je m'émerveille qu'elle ait échappé aux bêtes. Elle est toute glacée, elle a très grand'faim. Soyez bien soigneuse de ses aises.
— Sire, je le serai. »

Constance prend par la main Bertain qui pleure du froid et du mal qu'elle sent. Elle l'emmène en sa chambre, l'étend près du feu, et ses deux filles, Ysabel et Aiglante (2), la frottent doucement pour la réchauffer. Puis les jeunes filles, qui sont bonnes, belles et douces de manières, lui apportent de la nourriture, et les chambrières s'empressent autour d'elle. Mais Bertain ne peut manger, tant elle est faible et dolente. Elle pleure de joie devant le feu, auquel Simon remet du bois pour mieux la chauffer. Toutes ces bonnes gens ont grand'pitié en voyant pleurer Berthe; chacun met la main à la soulager. Ils l'étendent sur de fines nattes blanches et des tapis, ils lui posent sur la poitrine des serviettes chauffées au feu, ils la recouvrent chaudement de vair et d'hermine. Simon emmène toutes les chambrières hors de la salle; il ne laisse personne hormis Constance et ses filles auprès de Berthe.

---

(1) Il appelle en criant.
(2) Églantine.

Quand elle s'est bien reposée et qu'elle a mangé un peu : « Belle, dit Constance, que vous est-il advenu? D'où veniez-vous seule ainsi parmi le bois feuillu? » Berthe lui répond comme à Simon.

« Belle, lui dit Constance, vous fûtes mal conseillée quand, à cause de votre marâtre, vous abandonnâtes votre père. — Dame, vous dites vrai, aussi m'est-il échu des mésaventures. Toutefois mes parents ne m'ont guère fait querir; je crois qu'ils ne donneraient point pour moi la valeur d'un fétu de paille. » (C'est pour tenir le vœu qu'elle a fait dans la forêt que la dame dit tout ceci.)

Bertain passe la journée à se chauffer devant le feu. Vers le soir : « Belle, lui dit Constance, ne soyez éperdue, mais dites-nous comment vous avez nom. — Dame, on me donne celui de Berthe. — Berthe, que ce soit pour votre joie que vous êtes venue ici. Vous avez le même nom que notre reine, l'épouse que vient de prendre le roi Pépin. »

Quand Berthe l'entend, tout en elle remue. Il s'en faut de peu que son émoi ne la fasse reconnaître. Elle se ressaisit pourtant et raconte le jour et la nuit passés dans la forêt, mais elle se repent fortement d'avoir dit son vrai nom. Simon ordonne qu'on prépare un lit pour Bertain. Elle leur rend grâce pour leur courtoisie, mais elle pense à Pépin, à Aliste, à la vieille Margiste qui l'a trahie, à Tybert le mauvais, le félon, puis à la Hongrie, à son père

le roi Flore, à la douce Blanchefleur sa mère. Elle a le cœur triste et Constance s'en aperçoit bien.

« Berthe, dit-elle, ne soyez déconfite, ne pensez plus à votre marâtre; laissez aller tout cela, car dans notre demeure vous aurez gîte. Restez ici un mois. Vous commanderez ce que vous voudrez, rien ne vous sera refusé. — Dame, répond Berthe, je ne puis être quitte de ce don, que Dieu vous acquitte lui-même ce que je vous dois, comme aussi au bon ermite! Que votre âme et la sienne soient en ce jour bénies! »

Bertain demeure auprès de Simon et de Constance; elle s'y plaît, elle aime ces bonnes gens et Ysabel et Aiglante. Tous ont grand plaisir à la mettre à l'aise. Dieu, s'ils savaient que c'est la reine de France! Elle ne se fait pas plus servir que si elle était une pauvre fille; elle est sage, réfléchie, douce et bonne; aussi tout le monde l'aime. Constance lui montre qu'elle la chérit autant que ses filles et ses fils.

Ysabel et Aiglante passaient volontiers leur temps à broder avec de l'or et de la soie. Quand Berthe eut regardé leur ouvrage, elle leur dit : « Je vous ferai voir une broderie que je vous apprendrai si cela vous plaît. Ma mère était bonne ouvrière. — Berthe, dit Ysabeau, nous vous en saurons bon gré. »

Or Berthe était fort adroite. A Saint-Denis on trouve écrit qu'il n'y avait meilleure ouvrière de

Tours jusqu'à Cambrai. En voyant son ouvrage les jeunes filles sont émerveillées. « Ysabel, dit Aiglante, je ne vous le cacherai point, à ceci nous n'en savons pas autant qu'un loir! Je vais en courant montrer cette broderie à ma mère. Si Bertain nous échappe, je n'aurai plus jamais de joie. »

Elle vient en courant auprès de sa mère : « Dame, par la foi que je dois à saint Nicolas, Berthe est la plus adroite ouvrière que je vis jamais. Sachez que si elle s'en va d'ici, je m'en irai avec elle, et je ne laisserai point derrière moi Ysabeau ma sœur. — Taisez-vous, belle fille, je la retiendrai. Et si elle ne veut pas rester, je la marierai et nous l'accompagnerons toutes trois. Je vous coucherai, vous et votre sœur, dedans ma chambre. »

Aiglante sourit. « Ma mère, je remercierai Dieu d'avoir cette compagne avec moi. Jamais je ne vis ni ne connus si douce amie; elle est plus gracieuse que n'est la rose en mai. »

Sans plus attendre, Constance se rend auprès de Berthe, suivie d'Aiglante sa fille qui est joyeuse et gaie. Elle trouve Berthe brodant à un ouvrage très fin. Lorsque Constance la voit, tout son cœur se réjouit : « Berthe, lui dit-elle, il n'est rien que j'aie qui ne soit à votre plaisir. Mettez-vous en mon service et puissé-je être honnie si je ne vous paie bien.

— Dame, je resterai puisqu'il vous plaît ainsi, et je vous servirai bien, quelque peine que j'en aie.

Bénie soit l'heure où je vous vis pour la première fois ! »

Berthe fut chez Simon et Constance neuf ans et demi ; elle y vécut pieusement et humblement. C'étaient de très bonnes gens, et de très sainte vie. Ils la chérissaient comme leur enfant.



CHAPITRE V

La fausse reine.



AISSONS Berthe chez Simon, dans la forêt. Nous allons parler de Pépin, et de la méchante vieille qui avait trahi sa dame, et d'Aliste sa fille. Pépin demeura longtemps dans sa bonne ville de Paris. Il croyait avoir pour épouse la fille du roi de Hongrie ; il ne se doutait point que c'était la serve. Aliste lui donna deux fils : Rainfroi, qui fut plus tard plein de tricherie, et Heudri, qui devint un homme faux et jaloux.

La serve se fit haïr de tous dans la terre de France, car, sur le conseil de sa mère, elle y établit mainte mauvaise coutume. Elle institua des impôts qui tourmentaient les paysans et appauvrissaient le pays. Même la ville de Paris fut asservie à de

durs impôts dont on la nettoya difficilement. Car il est certain que si l'on établit une chose sans réflexion, on ne la révoque plus, quand bien même on aurait juré de le faire. Il n'y avait dans le pays prieuré ni abbaye dont la serve ne tirât de grands revenus. Et plus elle faisait outrages et diableries, et plus sa mère en était joyeuse.

Nos gens de France étaient tristes que la serve leur arrachât par la force leurs biens et leurs trésors, mais nul n'était assez hardi pour la contredire. Elle opprimait durement le peuple; elle n'avait aucun souci de la justice ni de la loyauté. Lorsqu'un marchand venait à Paris, Tybert le faisait saisir par les sergents et mettre en prison; il y restait si longtemps qu'il était bien heureux lorsqu'on le laissait enfin partir, moyennant une forte rançon; il aimait mieux donner du sien que languir ou mourir dans son cachot. Tybert et Aliste imposèrent le poivre, le cumin, les épices, la cire, les blés, les vins, et beaucoup d'autres matières; je ne saurais les nommer toutes. Ils ramassèrent ainsi de grandes richesses, car le roi, ayant confiance en eux, les laissait convenir de tout à leur gré.

Parfois Aliste riait de joie à la pensée de ses trésors. Elle eût mieux fait de soupirer.

Les pauvres disaient : « Elle est si belle qu'on ne pourrait plus belle choisir, mais elle est mauvaise », et ils s'étonnaient de ne pas la voir à l'église;

mais depuis qu'elle et sa mère avaient convenu avec Tybert de trahir leur dame, elles ne purent jamais ouïr une messe entièrement.

Le roi Pépin envoya par deux fois des messagers en Hongrie. Ils apportaient au roi Flore et à la reine Blanchefleur de bonnes nouvelles; aussi les parents de Berthe les comblèrent-ils de riches présents.

Quatorze mois après le mariage de Berthe, ils eurent grande tristesse, car ils perdirent à la fois leurs deux autres enfants, la duchesse de Saxe et le prince Godefroy. Berthe était désormais leur unique héritière.

Un dimanche soir, longtemps après, le roi Flore était dans un grand manoir de son pays de Hongrie. A côté de lui se trouvait Blanchefleur, qui avait le cœur triste et noir à cause de Bertain, sa fille, qu'elle désirait revoir. « Dame, dit Flore, nous n'avons plus d'héritier hormis Berthe; après nous, à qui donc ira notre royaume? Je voudrais bien avoir ici le petit Heudriet. Nous lui donnerions nos terres et tous nos biens, il serait roi de Hongrie. Envoyons des messagers en France pour le querir, si le roi Pépin le veut bien. — J'y consens, dit la dame, car cela me plaît fort. » Le mardi suivant, Blanchefleur et le roi Flore envoyèrent en France un certain messager en qui on pouvait avoir confiance. Pour bien faire un message il n'en était point comme lui : il ne res-

semblait pas à ceux qui perdent, à trop boire, et le sens et la mémoire, si bien qu'ils ne sauraient même pas dire une parole. Tout voyage qu'il eût trouvé trop pénible pour le service de son roi n'eût pu être entrepris par aucun être humain. Il appareilla son voyage promptement et adroitement. Monté sur une mule noire, il s'en vint droit en France, trouva Pépin à Tours sur la Loire, et après l'avoir courtoisement salué il lui remit le bref du roi Flore. Ayant brisé les cachets de cire, Pépin lut la lettre. Il y trouva ce que le roi et la reine proposaient pour son fils puîné. « Nous mourrons bientôt, écrivaient-ils ; encore quelques ans et nous serons allés à notre fin, et nous n'avons plus d'héritier hormis Bertain, pour laquelle nous avons tant d'amitié. »

En lisant, Pépin a le cœur rempli de pitié. Il fait dîner le messager, puis le mène à la fausse reine, car il doit aussi lui remettre des lettres. La serve a grande joie quand elle apprend qu'il n'est demeuré à Flore aucun héritier fors Berthe. Cependant, par ruse, elle feint de pleurer et Margiste soupire beaucoup.

Le lendemain, après avoir ouï de grand matin la messe au moutier de Saint-Martin, le messager repartit. Il prit congé de la serve dès qu'elle fut levée. Elle le recommanda à Dieu et lui bailla une lettre cachetée de cire. Elle semblait dolente et éplorée. Quand il vint devant Pépin en la

salle pavée : « Ami, dit le roi, vous irez dans votre contrée; saluez pour moi le roi Flore et madame Blanchefleur. Par la sainte Vierge, leur ennui me pèse, mais pour ce qui concerne mon fils Heudri, sa mère ne serait pas heureuse un seul jour s'il partait. Inutile de revenir là-dessus, c'est chose décidée. »

Le messager comprend bien que c'est affaire terminée et que c'est pour rien que Flore l'a dépêché en France. Il prend tristement congé et regagne en toute hâte son pays.

Arrivé en Hongrie, il conte au roi sa nouvelle : « Sire, des enfants de Pépin votre terre ne sera jamais gardée, elle devra être peuplée d'autre lignée. » Quand le roi entend ces paroles, et la reine Blanchefleur, ils mènent grand deuil ainsi que le peuple tout entier.



CHAPITRE VI

Le voyage de Blanchefleur.



NE nuit, Blanchefleur fit un songe affreux. Elle rêva qu'une ourse lui mangeait le bras droit et le flanc, tandis qu'un aigle se posait sur son visage. La peur la réveilla et elle raconta au roi Flore le songe qu'elle venait d'avoir : « Sire, dit-elle en terminant, par notre amour, je vous prie de m'accorder la grâce d'aller en France à cette Pâque-ci. Car si je ne puis voir Berthe, notre fille que j'aime si fortement, mon cœur se fondra parmi mes entrailles. — Dame, répondit le roi, comment pourrions-nous être si longtemps séparés ? — Sire, fit la dame, j'ai déjà passé près de huit ans et demi sans voir ma fille ! »

A l'ouïe de ces paroles, le roi commença à fai-



blir. Tant pria la dame que le roi consentit enfin à ce qu'elle allât en France, mais à la condition qu'elle ramenât avec elle Heudri ou Rainfroi. Elle jura de le faire, si faire se pouvait.

Blanchefleur se mit en route avec cent vaillants chevaliers hongrois, car Flore voulait que sa reine fît bonne figure en France. Le roi l'accompagna un jour et demi, puis il la baisa, la recommanda à Dieu et rentra dans sa capitale. Après avoir traversé mainte terre, mainte forêt ancienne, mainte grand rivière, Blanchefleur arrive enfin en France. Elle s'attendait à être bien reçue, mais partout sur son passage, dès que les gens de France apprennent qu'elle est la mère de leur reine, ils la maudissent. « Périsse celle qui mit au monde la reine qui nous opprime et nous maltraite ! » disent-ils. Blanchefleur apprend ainsi combien sa fille est haïe en France. Elle en est étonnée et marrie. Berthe méchante ! Berthe cruelle, rapace, injuste ! Il y a de la sorcellerie là-dessous. Avant de s'en retourner, la reine de Hongrie fera rendre gorge à sa fille ; oui certes, la mauvaise abandonnera tous les biens mal acquis.

De tous côtés accourent des gens qui se plaignent de Berthe : à l'un elle a ravi son cheval, à un autre son argent. L'indignation de Blanchefleur grandit de minute en minute ; elle prodigue aux sujets de sa fille son or et ses consolations.

Enfin la reine de Hongrie approche de Paris.

Elle est vêtue de riche drap cramoisi, mais son cœur est en deuil. « Ah! Sire Dieu, fait-elle, d'où vient que ma fille qui était si douce se fasse ainsi haïr de tous? Quand elle partit de ma terre, elle était pleine de tout bien. Comment donc a-t-elle fait un bourbier de sa claire fontaine? »

Un messager vint annoncer au roi Pépin que la reine de Hongrie était en son pays. Tout joyeux, Pépin s'en fut dire lui-même la bonne nouvelle à la serve. Elle jeta un faux rire, faisant semblant d'être contente, tandis qu'elle avait le cœur marri. Le roi Pépin parti, la serve fit mander en toute hâte sa mère et son cousin Tybert, car elle ne savait que faire en ce grave péril. Les trois misérables tinrent conseil dans la chambre d'Aliste. Celle-ci croyait déjà tout perdu; son cousin aussi se montrait très inquiet, mais la vieille ne se laissait pas abattre pour si peu. « Ne soyez déconfits, dit-elle, je vais vous donner un bon conseil. Ma fille fera la malade; pour rien qu'il advienne elle ne sortira de son lit. — Dame, dit Tybert, c'est auprès de vous qu'on trouve les bonnes idées; sans vous nous ne vaudrions pas deux sous de Paris! »

Aliste donna l'ordre de préparer son lit, puis elle s'y coucha, faisant la malade, car elle savait très bien feindre. Cependant la serve tremblait sous sa chemise. Craignant que sa fille ne se trahît par sa peur, la vieille s'assit à côté d'elle pour la réconforter. « Ma fille, dit-elle, savez-vous à quoi je



De tous côtés accourent des gens qui se plaignent.

pense? Une Juive m'apprit jadis à extraire des herbes des champs un poison violent; je vais promptement recueillir des plantes et je saurai bien faire mourir Blanchefleur en lui donnant une pomme ou des cerises.

— Mère, dit Aliste, votre avis n'est pas bon. Je sais qu'il vaudrait mieux que je me lève et que nous nous enfuyions, car je serai certainement connue par mes pieds. Je n'ai pas la moitié des pieds ni des talons de Berthe, notre dame que nous avons trahie. Chargeons des chevaux de lingots d'or et d'argent, et partons. Nous laisserons

mes deux fils à leur père ; il ne les fera point mourir, car ils ne l'ont point mérité. A minuit nous nous mettrons en route; nous irons en Calabre ou en Sicile et nous emmènerons avec nous mon cousin Tybert. Là-bas, nous nous occuperons à prêter à usure et nous deviendrons très riches. Mais ne restons point ici; nous n'échapperions point à la mort.

— Par Dieu! s'écrie la vieille, nous ne nous enfuirons point. Laissez-moi faire. Je m'en tirerai si bien que nous empoisonnerons le roi Pépin avec sa belle-mère. En attendant, je ferai couvrir les portes et les fenêtres d'épaisses courtines. Restez bien tranquille, et je vous jure que de vous ne sera vu ni œil, ni menton, tant il fera obscur dans votre chambre.

— Mère, dit la serve, je vous obéirai, et fasse Dieu que nous puissions échapper à ce danger! »

Alors Margiste suspendit des pièces d'étoffe aux fenêtres et aux portes; elle laissa Tybert comme garde en lui enjoignant de bien veiller, puis, toute pleurante, elle se rendit auprès de Pépin. « Qu'avez-vous? dit le roi, ne me le cachez point. — Sire, il nous arrive un malheur. Madame la reine se couche à l'instant, malade à tel point qu'à peine en relèvera-t-elle. Je ne sais ce qu'elle a, mais sa maladie augmente si rapidement que madame Blanchefleur n'arrivera plus à temps, je le crains. » A ces mots, le roi mène grand deuil.

La nouvelle se répand dans tout Paris : la dame est malade, la dame se meurt. Chacun en a de la joie : « Dieu maudisse celui qui le premier parla d'elle aux Français, celui qui nous l'amena, celui qui la donna au roi Pépin ! Dieu confonde celui qui conseillera un remède pour la guérir, car jamais femme plus déloyale ne but ni ne mangea. » C'est ainsi que le peuple de Paris dit sa haine pour Aliste.

Pendant que Pépin, seul de tout Paris, se désole, arrive un messager de Blanchefleur. Il mande au roi que sa dame est aux portes de la ville, mais avant d'en franchir l'enceinte, elle entendra la messe à Montmartre. Alors le roi se hâte d'aller au-devant de Blanchefleur. Il emmène avec lui Rainfroi et Heudri ; archevêques et évêques, ducs et comtes, tous les personnages de la cour les accompagnent. Le roi de France a le cœur marri : à cause de la maladie de la reine, il croit tout perdu.

A Montmartre, les Français rencontrent la reine de Hongrie. Ils la saluent humblement et Blanchefleur leur rend de beaux saluts. Elle baise doucement le roi, puis lui demande vivement : « Que fait ma fille Berthe ? », car elle ne peut attendre d'ouïr des nouvelles.

« Dame, je vous le dirai. Lorsqu'elle apprit que vous la veniez voir, elle fut très joyeuse. De joie, elle eut le cœur si ému qu'elle ne s'est plus levée

dès lors. Mais quand elle vous aura vue elle en aura du bien. »

De douleur la dame a le cœur éperdu; elle reste silencieuse et marrie. Le roi Pépin la prend par la main : « Dame, fait-il, ne soyez point éperdue. Votre fille sera guérie quand elle vous aura vue et que vous l'aurez tenue entre vos bras. »

Les fils du roi descendent de leurs chevaux, ils viennent saluer la reine avec courtoisie. Mais Blanchefleur regarde les enfants sans plaisir; en elle rien n'a tressailli, elle les salue maigrement. La reine, qui est bonne pourtant, regarde ces jeunes enfants sans les baiser ni les prendre dans ses bras. Les barons qui sont là se poussent du coude et disent entre eux : « Blanchefleur a le cœur aussi dur que sa fille. »

Après la messe, tout le monde sort du moutier sans tarder. Blanchefleur monte à cheval, Pépin se place à sa droite, évêques, ducs et comtes les suivent et tout le cortège descend vers Paris, l'admirable cité. La reine de Hongrie regarde le pays de long et de large et il lui plaît. Elle voit les tours, les palais et les maisons de la grande cité, elle voit la Seine serpentant dans sa large vallée plantée de vignes : elle voit le château de Dampmartin, Pontoise, Poissy, Montmorency, Conflans et mainte autre ville. « Ah! Dieu, fait-elle, comme ma fille est richement mariée et en beau pays établie. »

Le cortège entre dans la ville qu'on avait très

bien ornée. La rue Saint-Denis était tendue d'étoffes précieuses; aux fenêtres se voyaient des dames parées de leurs plus beaux atours. Une grande foule remplissait la rue. Tous les bourgeois de Paris voulaient voir la reine, mais ils ne l'acclamaient point; ils restaient muets ou ils la maudissaient tout bas, à cause de la serve.



CHAPITRE VII

La serve démasquée.



LANCHEFLEUR descend au perron de la salle voûtée. Alors Margiste accourt comme folle et se laisse choir aux pieds de sa dame. Celle-ci l'a reconnue et l'a relevée. En pleurant, elle la baise : « Margiste, dit-elle, où est ma fille? Fais qu'elle me soit montrée.

— Dame, dit la vieille, je suis née en un jour de malheur, car votre fille a été si fortement émue par la nouvelle de votre arrivée que jamais depuis elle n'a quitté son lit. Elle vous avait trop longuement désirée, la joie a été trop forte. Laissez-la reposer jusqu'à la vêprée. » Puis Margiste s'en retourne auprès d'Aliste, laissant Blanchefleur fort épouvantée. Le roi la réconforte avec bonté.

Les tables furent dressées sans retard. Quatre cents chevaliers assistèrent au repas pour honorer la reine de Hongrie et ses gens. Quand vient l'après-manger, Blanchefleur n'attend plus, elle part à la recherche de sa fille. Mais la vieille vient à sa rencontre, l'empêche de continuer son chemin et lui dit : « Dame, j'ai promis à la reine que vous ne viendriez point avant vêpres. Elle s'est un peu endormie. Par Dieu, retournez-vous-en ! — Je resterai à cet endroit, répond Blanchefleur, qui n'entend nul mal, je ne partirai point d'ici sans avoir vu ma fille. » Et elle s'assied sous un buisson feuillu, au milieu d'un très beau préau, tout à côté de la chambre de Margiste, puis elle questionne la vieille. « Dis-moi, fait-elle, pourquoi dans cette terre de France, tous, vieux et jeunes, se plaignent de Berthe. Cela n'est pas beau et dame haïe a vilaine parure.

— Dame, par Dieu, ils ont menti ceux qui vous ont rapporté cela. Jamais meilleure dame n'eut anneau à son doigt et tout ce qu'elle fait réjouit son peuple. »

Alors Blanchefleur parle d'autre matière : « Où donc est ta fille, Aliste la belle ? — Dame, elle mourut subitement, assise sur une chaise. Je ne sais quel mal la prit sous le sein gauche, je crois bien que ce fut la lèpre. Je la fis enterrer secrètement près d'une ancienne chapelle. Dame, j'en ai encore le cœur marri, car elle était bonne, agréable et vive. »

Pendant deux jours Blanchefleur ne réussit point à entrer chez la serve, car Margiste et Tybert inventaient tous les tours pour mieux la rassurer. Enfin, ne pouvant plus supporter de ne point voir sa fille, elle força Tybert à faire ouvrir la porte. Une jeune fille portait une chandelle devant la reine afin qu'on y pût voir. Mais Margiste prit un bâton et se mit à la battre : « Allez-vous-en, vilaine fille, ma dame veut dormir ; elle ne peut pour rien supporter aucune lumière. » La jeune fille s'enfuit. La conduite de la vieille avait causé un vif déplaisir à Blanchefleur, mais son désir de venir à sa fille était si grand qu'elle ne dit rien.

La reine est enfin parvenue au chevet de la serve. « Mère, dit celle-ci d'une voix si faible qu'on la peut à peine ouïr, soyez la bienvenue ; que fait mon père ? — Ma fille, il allait bien quand je dus me séparer de lui. — Dieu en soit loué. Dame, hélas ! je ne puis vous accueillir avec des festins et des réjouissances, dont il me pèse tellement que je pense en mourir. »

La serve a si grand'peur que tout le corps lui tremble. Malgré l'obscurité, elle se détourne le plus possible de la reine.

« Ma fille, dit la reine, il ne me peut suffire de vous voir ainsi. — Mère, répond la serve, je souffre tel martyre que j'en suis devenue aussi jaune que cire. Les médecins me disent que la clarté m'empire, et le parler aussi ; rien ne me

peut faire plus de mal. Je n'ose vous voir et j'en ai au cœur grande souffrance ; je vous prie en grâce, madame, de me laisser reposer. »

Comprenant que la reine désire son départ, Blanchefleur se sent frappée au cœur.

« Dieu me soit en aide, s'écrie-t-elle, ce n'est point ma fille que j'ai trouvée ici. Fût-elle même à demi morte, Berthe m'eût baisée; elle eût été heureuse de me voir. »

L'effroi de Blanchefleur est si grand qu'elle n'attend plus; elle se lève, court à la porte, appelle les gens de sa suite qui l'attendaient : « Venez avant, fait-elle. Par Dieu! je n'ai point trouvé ma fille. On m'en a menti, mais je saurai voir ce que c'est. »

Tybert, qui garde l'huis, rougit de peur. Blanchefleur fait arracher sans retard les draps d'or et les tapis qui obscurcissent les fenêtres.

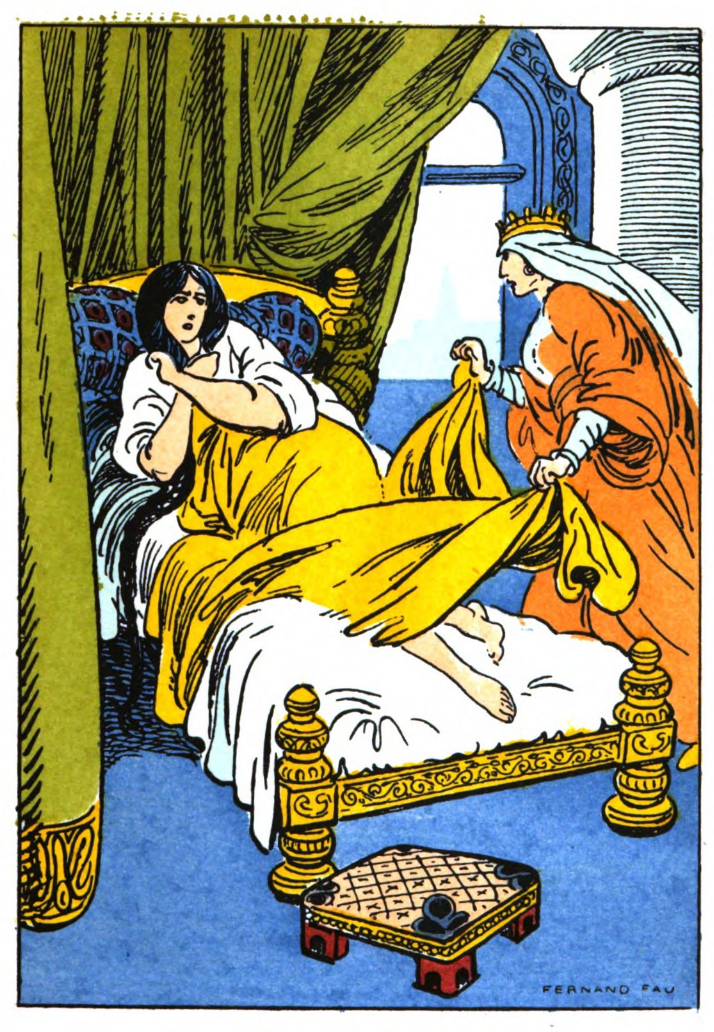
« Dame, dit la vieille, pitié par amour! Vous voulez tuer votre fille? — Tais-toi, vieille, fait la reine, je ne t'écouterai point. »

Les fenêtres ouvertes, Blanchefleur vient au lit, saisit la couverture de ses deux mains et la tire si bien qu'elle découvre toute la serve. Alors elle voit ses pieds et le cœur lui faut.

La serve s'enveloppe d'un drap et sort vivement du lit, mais Blanchefleur, la prenant par ses blondes tresses, la jette à terre. Au cri que pousse la serve, des femmes accourent pour la tirer des mains de la reine, et elle s'enfuit dans une autre chambre où

ses gens la recueillent. Blanchefleur s'écrie : « Haro! trahie! trahie! Ce n'est pas ma fille. Hélas! malheur à moi. C'est la fille de Margiste que je fis élever chez moi. Ils ont tué mon enfant, Bertain qui m'aimait si tendrement. » Un messager s'en est allé tout raconter au roi. Pépin accourt dès qu'il a ouï la nouvelle, maint baron le suit de près. Ils sont tous ébahis.





Blanchefleur saisit la couverture.

CHAPITRE VIII

Le châtiment.



LANCHEFLEUR est fortement marrie. Dès qu'elle voit le roi : « Pépin, s'écrie-t-elle en pleurant, où est ma fille, la blonde aux longs cheveux, la douce, la courtoise, la très bien enseignée, Berthe la débonnaire? Si je n'en ai nouvelles bientôt, je deviendrai enragée. Roi, ce n'est pas ma fille qui était couchée ici, c'est Aliste, la fille de Margiste, que Dieu la maudisse! Elle se sera déjà enfuie; envoyez des hommes après elle, et prenez garde que sa mère vous échappe. »

A ces mots, elle tombe pâmée et le roi la relève en pleurant de pitié. Pépin aperçoit enfin la tricherie. Il comprend comment Berthe avait paru changée et connaît clairement qu'elle a été trahie.

Pépin a tel deuil qu'il en devient presque fou. « Ahi! Berthe, fait-il, douce amie, comme je vous ai porté malheur. Mais, par Dieu! ils le paieront, ceux qui vous ont ainsi trahie! Je crains bien que Tybert ne vous ait étranglée, ou qu'ils ne vous aient tranché la tête, lui et Margiste, la vieille pourrie. Mais avant qu'il soit demain l'heure de complies, ils comprendront toute leur folie. »

Le roi vint dans la grande salle au plafond d'azur et de vermillon, s'assit sur un siège et fit appeler ses barons. « Seigneurs, dit-il, ne serait-il pas bien fait que la serve fût mise à mort? — Sire, répondirent ses hommes, il serait bon qu'elle confessât auparavant ce que Berthe est devenue, si elle fut noyée ou égorgée. »

On alla quérir la vieille, elle tremblait de peur. On amena aussi Tybert et la fausse reine. Il faisait ce jour-là un bien mauvais temps de tonnerre et d'éclairs. « Ah! maudite vieille, dit Pépin à Margiste, pourquoi as-tu trahi Berthe, ta douce dame, et comment le fis-tu? Avoue-le. Si ton corps est perdu, sauve au moins ton âme. »

On lui mit les deux pouces en un trou de tarière, puis on les serra très durement pour la faire confesser. « Ah! roi Pépin, fit-elle, délivrez-moi mes mains et je dirai tout ce que vous voulez savoir. » Alors on ôta la cheville et la vieille avoua sa trahison à l'ouïe de tout le monde. Le roi et les



Et la vieille avoua sa trahison à l'ouïe de tout le monde.

barons la condamnèrent à être brûlée, et c'était une juste sentence.

Alors Tybert parla : « Sire roi, par saint Vincent, je ne tuai point Berthe, sachez-le vraiment, ce fut Morant qui me l'interdit : c'est la vérité, je ne mens nullement. Nous la laissâmes avec les bêtes dont il y a beaucoup en la forêt du Mans, avec les ours, les sangliers et les lions. Nous la laissâmes là, seule dans le bois; certainement qu'elle est morte, mais je ne l'ai point tuée. » Toute l'assistance pleurait de pitié.

Alors s'avança la fausse reine et elle dit au roi : « Vous voyez bien, sire, que la chose ne vint pas de mon arrangement, mais de ma mauvaise mère, que Dieu la confonde ! C'est par elle seule que nous sommes venus à ce tourment. »

Les gens de la maison du roi étaient si dolents pour l'amour de leur dame Berthe, qu'ils firent sans longue attente un grand feu d'épines; l'un attise le feu, l'autre le souffle. « Ah ! disent-ils, la vieille aura bientôt le prix de son marché ; elle a bien mérité de recevoir telle rente ! Qui pourchasse la trahison, il est juste qu'il s'en repente. »

Ils jetèrent dans le feu la maudite vieille, tandis que sa fille, épouvantée, se traînait à terre en implorant pour elle-même la miséricorde du roi.

Quand la vieille fut morte, les gens du roi firent atteler Tybert à des chevaux fougueux et le firent traîner dans la grand'rue, puis ils le pendirent au vent à Montfaucon. Pépin souhaitait qu'on lapidât la serve, mais ses barons ne le permirent point à cause de ses deux fils. « Sire, dirent-ils, votre devoir est de diriger et d'élever ses enfants; quant à elle, chassez-la hors du palais, mais ne la faites point mourir. » Quand le roi les entendit, il se prit à soupirer. « Seigneurs, dit-il, par saint Omer, elle eût mérité d'être détruite, mais je ne veux point aller contre votre jugement. »

« Sire, dit Aliste, en se jetant aux pieds du roi, veuillez pour Dieu m'octroyer une grâce : faites-

moi hôteler à Montmartre; là je voudrais être nonne, je sais bien lire et chanter. Pour l'amour de mes deux fils, donnez-moi un peu de l'avoir que j'ai fait assembler. Quand mes fils seront grands, je les marierai noblement et s'il vous plaît, beau sire, vous les armerez chevaliers, car ils sont vos enfants. » Le roi lui octroya sa demande. La serve fit conduire à Montmartre tout son avoir; on mit huit jours à le réunir et à l'emporter sur chars et sur charrettes et à dos de mulets, tant il y avait de trésors, entre l'argent et l'or clair, sans compter les autres richesses que je ne saurais dénombrer.



CHAPITRE IX

Le roi triste et dolent.



E roi Pépin ne se consolait point d'avoir perdu Berthe la douce et débonnaire, et Blanchefleur avait le cœur bien triste. « Hélas! ma fille, faisait-elle, que dira votre père qui vous envoya dans ce pays, belle et jeune et heureuse? Flore a perdu déjà et votre sœur et votre frère, que Dieu ait leurs âmes en sa garde! et maintenant nous n'avons plus d'enfant. Demain, avant que le jour paraisse, j'irai vers lui. »

Blanchefleur termina ses affaires; elle n'y mit point longtemps. Le roi Pépin, qui était courtois et bien appris, fit tout son devoir : il appareilla très bien le voyage de la reine, sa belle-mère. Le lendemain, au point du jour, on mit Blanchefleur

en litière entre deux palefrois de grand prix. Elle partit avec sa suite, et Pépin la convoya jusqu'au delà de Senlis. Les bourgeois de Paris étaient dolents qu'on n'eût point brûlé la fausse reine et enfoui son corps. Chacun la maudissait et criait à haute voix : « Que Dieu, le roi du paradis, la confonde, elle et ses deux fils Rainfroi et Heudri, car elle a trahi Pépin, le gentil roi, elle a humilié tout le royaume de douce France. »

Blanchefleur, la reine, s'en alla par Saint-Denis et Pépin prit congé d'elle à Senlis. Ils se séparèrent avec larmes et la reine de Hongrie continua son voyage. « Ah ! mère de Dieu, disait-elle, que voici male heure ! Berthe, ma fille, comme vous étiez douce et pleine de franchise ! Quand votre père ouïra la trahison de la serve, je crois bien qu'il tordra sa barbe grise. Il n'y aura plus dolent que lui d'outre-mer jusqu'en France. Hélas ! Pourquoi mon cœur ne crève-t-il pas ? Mieux vaudrait mourir que vivre, tant j'ai de tristesse. Si je dure jusqu'au jour du jugement dernier, je n'aurai plus jamais de joie. »

Blanchefleur et ses gens se hâtent tellement qu'ils arrivent en Hongrie à la Saint-Jean. En apprenant le sort de sa fille, le roi Flore mène grand deuil. Blanchefleur et Flore se baisent en pleurant et ne peuvent dire un mot, tant ils sont éperdus de douleur. Le deuil fut grand dans le royaume de Hongrie. Il s'en fallut de peu que le

roi ne se tuât de chagrin, la reine pleurait; dans chaque rue les bourgeois arrachaient leurs cheveux et battaient leurs paumes. Ils se rappelaient que Berthe avait aimé les pauvres et qu'elle les avait souvent chaussés et vêtus.

Revenons à Pépin, le roi preux et sensé. Quand il eut pris congé de Blanchefleur, il revint à Paris. Il manda devant lui Morant et ses deux compagnons. Les trois sergents vinrent volontiers; ils pleuraient de pitié pour Berthe. « Morant, dit le roi, vous allâtes avec ma femme lorsqu'elle fut emmenée et sans vous elle aurait eu la tête coupée. Je crois bien que les bêtes l'ont dévorée, car si elle n'était morte elle fût revenue. Mais je veux que vous vous rendiez dans la forêt du Mans et que vous demandiez dans toute la contrée si l'on n'a rien retrouvé de Berthe, et si nul ne l'a rencontrée après que vous l'eûtes laissée dans la forêt profonde. S'il y avait aucune chose d'elle ou de la robe qu'elle portait, sachez que j'aimerais cette relique plus que tout au monde et que je la baiserais soir et matin. Par Dieu qui fit le ciel et la rosée, faites ce que je vous demande et la peine vous sera très bien récompensée. — Sire, puisqu'il vous agrée, nous le ferons. »

Le lendemain ils se mettent en route et vont droit à la vallée où ils se séparèrent de Berthe. Sans s'y arrêter, ils parcourent le pays, demandant des nouvelles de Berthe à ceux qu'ils rencontrent. Par

toute la contrée se répand le bruit qu'on requiert la reine de France, qui fut laissée égarer dans le bois du Mans. Quinze jours Morant et ses camarades l'ont cherchée, mais ils ne l'ont point trouvée et n'ont rien appris d'elle.

La nouvelle est arrivée à la maison de Simon le voyer. Constance en demeure pensive. « Simon, dit-elle enfin, par la foi que je vous dois, c'est nous qui avons trouvé la reine Berthe, du moins je le crois fermement; allons lui parler, sire. — Constance, répond Simon, par mon chef, j'y consens. Peut-être avez-vous raison. »

Ils appellent Bertain ; Simon lui conte l'ennui, le mal et le désarroi qu'il est advenu à Pépin. « Berthe, aussi vrai que je vous vois devant moi, je crois que j'ai trouvé la reine. Si c'est vous, dites-le, je vous requiers et prie. »

Quand Berthe entend Simon, elle est remplie d'effroi à cause de son vœu. « Sire, dit-elle, je vous comprends bien, mais je ne suis point la reine ; je vous le nie. Simon, sire, pourquoi le célerais-je ? Si j'étais reine je ferais grande folie ; il ne serait pas raisonnable de m'en excuser. » Simon et Constance la croient, car elle leur fait entendre tout ce qu'il lui plaît.

Ceux qui cherchaient la reine s'en revinrent à Paris et là trouvèrent le roi triste et dolent. « Sire, lui dit Morant, nous avons cherché ma dame, de cœur très désirant. Dans toute la forêt et dans tous

les environs, nous n'avons rencontré nul homme vivant, qu'il fût chevalier ou bourgeois, vilain ou paysan, tailleur ou charbonnier, ou même gardeur de bêtes dans la forêt, sans lui raconter l'affaire en question. Nous avons cherché dans les fermes, les chaumières, les moutiers et les chapelles. Or nous n'en savons pas plus maintenant que nous n'en savions auparavant. » Alors le roi soupira de cœur et les sergents se retirèrent muets et tristes. Morant et ses compagnons eurent tel deuil d'avoir laissé leur dame ainsi en la forêt que chacun se croisa et alla faire pénitence outre-mer, et, des trois sergents, Morant seul revint en France ; les deux autres moururent en terre païenne. Que Dieu ait leurs âmes !



CHAPITRE X

Pépin dans la forêt du Mans.



N jour, le roi Pépin se rendit à Angers, où il n'avait jamais été, et il voyagea longuement dans toute la terre d'Anjou. Pendant qu'il était là, le duc Naime de Bavière vint à lui et le trouva à cet endroit. Naime amenait treize compagnons avec lui. Ils s'agenouillèrent tous devant le roi et chacun le salua. Le duc Naime parla le premier : « Bon roi, nous venons à vous d'une terre lointaine : je suis fils du duc de Bavière; il nous envoie à vous pour que vous nous armiez chevaliers, vous seul et point un autre. Ce sera, gentil roi débonnaire, si tôt qu'il vous plaira et chacun de nous se mettra en peine de vous bien servir. » Quand le roi entendit Naime, il le prit

en grande affection, il le retint auprès de lui ainsi que ses compagnons et promit de les adouber (1) au Mans, à la Pentecôte. Naime demeura dès cette heure à la cour de Pépin, et il se prouva si sage qu'il fut dans la suite grand sénéchal de France, et chacun l'aima, et plus tard il donna maint bon conseil au roi Charlemagne (2).

Le jour de la Pentecôte, Naime et ses amis furent donc armés chevaliers. Puis le roi fit donner un tournoi en leur honneur, en un beau pré fleuri, près de la cité du Mans. Le duc Naime et ses compagnons y montrèrent leur grand courage. Le roi Pépin s'assit tristement à l'écart sous un pin touffu, et ses plus privés amis vinrent devant lui. « Sire, firent-ils, pourquoi ne prenez-vous pas femme? Serez-vous toujours ainsi?

— Seigneurs, répondit le roi, sachez ce que je dis. J'aimais et je chérissais ma première femme, mais il ne plut point à Dieu que j'eusse d'elle un héritier. Ma femme mourut et j'en pris une autre, Berthe la débonnaire; par malheur je la vis très peu. Aussi en ai-je le cœur si triste et marri que jamais je ne reprendrai femme, tenez-le pour certain. Ne m'en parlez plus, car, je vous le dis, quand il me souvient de Berthe, il s'en faut de peu que je ne me tue. »

---

(1) Armer chevaliers.
(2) Voir la *Chanson de Roland.*

Les barons furent ébaubis à l'ouïe de ces paroles si fermes; nul ne parla après, tous furent ébahis.

Le roi et la cour demeurèrent longtemps en la cité du Mans. Ils allèrent un matin chasser dans la forêt; ils trouvèrent un grand cerf et Pépin le poursuivit sur un bon cheval de chasse, si loin qu'il perdit tous ses gens, et resta en la forêt seul sans compagnie. A quatre ou cinq portées d'arc de la maison de Simon, il y avait dans une clairière une très ancienne chapelle; c'est là que Simon écoutait la messe avec toute sa famille. Ce jour-là Berthe était dans la chapelle. Agenouillée derrière l'autel, elle priait Dieu et la Vierge Marie pour son père et sa mère, pour le roi Pépin, et pour la gent de France. En sortant de l'église, Constance et ses filles ne virent point Berthe derrière l'autel; elles la crurent partie et c'est ainsi qu'elles la laissèrent en arrière.

Berthe s'aperçoit enfin qu'elle est seule; elle prend son rosaire et son livre d'heures et quitte vivement la chapelle. Et voilà qu'elle se trouve devant le roi, qui court par la forêt, cherchant les gens de sa suite. Ils ne se reconnaissent point. Lorsque Pépin voit la belle, il s'avance vers elle et Berthe a grand' peur du chasseur. Le roi la salue très courtoisement; Berthe lui rend son salut. « Dame, dit Pépin, n'ayez crainte, je suis des gens du roi de France; j'ai perdu ma route, j'en ai le cœur dolent. Savez-vous près d'ici une maison où l'on puisse

me dire mon chemin? — Sire, ci-devant est la maison de Simon. C'est un homme preux et loyal qui vous renseignera bien, je le sais. — Belle, grand merci, je vous rends grâce. »

Quand Pépin voit le beau visage de Berthe, tout son cœur s'éprend d'amour. Il descend de son cheval pour causer avec la belle, il s'étonne de son bon sens et de son intelligence. Alors le roi se penche pour la baiser, mais elle en a grand navrement.

Le jour était beau et clair. Berthe debout sous les grands arbres verts était jeune, belle, aimable. Le roi veut l'emmener. « Avec moi, dit-il, vous viendrez à Paris; je vous donnerai de grands biens, personne ne vous tourmentera jamais, vous ne verrez aucun joyau, quel qu'en soit le prix, que je ne vous l'achète s'il vous plaît. »

Tout ceci Berthe le prise comme une feuille de menthe; elle se blâme d'être restée seule dans la forêt. Le roi voit bien qu'elle s'épouvante. « Franc homme, fait-elle enfin, pour Dieu, laissez-moi aller. Vous me faites demeurer trop longtemps ici. Mon oncle Simon doit dîner plus tôt que de coutume, car après manger il doit aller au Mans, porter victuaille aux gens du roi de France. — Belle, dit Pépin, pourquoi êtes-vous seule ici dans ce bois? — Sire, je ne veux point vous le celer. A cette chapelle que vous voyez ici, je suis venue ce matin pour ouïr la messe, avec Simon, mon oncle. En un coin



Le roi la salue très courtoisement; Berthe lui rend son salut.

je suis allée toute seule m'accouder pour dire mes heures et cela m'a fait oublier. »

Quand Pépin l'ouït si doucement parler et la voit si belle, l'amour grandit en son cœur. Il pense que jamais femme ne pourra ressembler plus fortement à la serve; seulement celle-ci lui paraît encore plus belle à regarder. De nouveau il cherche à l'emmener avec lui.

« Belle, suivez-moi à Paris. Je suis maire du palais du roi qui a la France à garder, je suis riche et puissant, vous serez riche et honorée. »

Pépin n'est point habitué à ce qu'on résiste à sa volonté; son air décidé effraie Berthe qui commence à pleurer de ses beaux yeux. Voyant que le robuste chasseur va l'emporter de force, elle ne songe qu'à se tirer du danger et, pour y échapper, elle rompt son vœu : « Arrière, sire, je vous défends de me toucher, car je suis reine de France, femme du roi Pépin. Mon père est le roi Flore de Hongrie et ma mère, la reine Blanchefleur. »

Le roi pâlit : « Belle, fait-il, si c'est comme vous m'avez conté, je ne vous emporterais point pour mille marcs d'or pesé. »

En l'entendant parler ainsi, Berthe le prend fort en gré. Le roi cherche à faire causer Berthe ; il veut qu'elle lui conte son passé, mais elle s'y refuse, car elle a le cœur fortement tourmenté à cause de son vœu qu'elle a rompu. Ils ont tourné leurs visages du côté de la maison de Simon et bientôt ils y arrivent ensemble. A l'entrée ils rencontrent Simon avec Constance, Ysabel et Aiglante ; les deux damoiselles pleurent pour l'amour de Berthe qui était demeurée seule en la chapelle. Ils l'allaient querir quand ils ont vu qu'un homme la ramenait ; alors ils se sont arrêtés. Le roi les salue avec courtoisie ; ils voient bien que c'est un homme de grande noblesse. Il leur conte qu'il est de la maison du roi de France et qu'il s'est égaré dans ce bois touffu. Puis il prend Simon à part pour s'enquérir de la parenté de Berthe.

Constance fut bientôt appelée au conseil. « Dame, dit le roi, dites-moi, s'il vous agrée, qui est cette jeune fille que j'ai ramenée ici. — Sire, elle est notre nièce. Longtemps nous l'avons gardée; par sa bonté elle a conquis notre amour. Je l'aime plus que mes enfants. Elle se plaint fortement de vous, sire, j'en suis bien courroucée. Vous l'avez effrayée dans la forêt. Par la foi que je dois à Simon, si vous ne fussiez l'honoré du roi de France, vous eussiez payé cher la peur qu'elle a eue.

— Dame, répond Pépin, ne me celez rien; sachez que telle chose m'est par elle racontée que, si c'est vérité, vous serez bien récompensée de ce que vous l'avez si longtemps hôtelée. Elle m'a avoué qu'elle s'appelle Berthe et qu'elle est femme du roi de France. Dites-moi promptement si c'est vrai et gardez-vous de mentir, car vous en seriez honnie. »

A ces mots, Simon et Constance ont pâli. « Sire, fait Simon, par la Vierge honorée, nous ne savons rien de cette chose qu'elle vous a dite », et il raconte longuement au chasseur les événements du jour où il l'a trouvée et tout ce que Berthe leur a dit alors sur sa parenté. « Depuis ce jour, sire, nous l'avons nourrie céans et nous l'avons désormais appelée notre nièce, parce que nous voulions qu'elle fût plus honorée dans cette contrée. C'est la femme la plus douce, sensée et entendue que nous ayons jamais vue. Par la foi que je vous dois, puisque vous êtes des gens de notre roi, j'en-

tends très volontiers ce que vous me dites, mais jamais Berthe ne nous a conté cette histoire. Je ne sais pourquoi elle nous l'eût celée si elle fût vraie. — Simon, dit le roi, allons lui parler tous trois.

— Sire, répond Simon, s'il vous agrée, Constance et moi nous lui parlerons; nous vous cacherons derrière cette courtine, nous amènerons Berthe ici et nous nous enquerrons de cette affaire devant vous. »

Ainsi fut fait. Constance conduisit Berthe doucement en sa chambre. « Dame, dit Berthe, si je l'osais, je demanderais ce qu'il est devenu, celui qui me fit tant d'ennuis quand je revenais de notre chapelle; cela me tourmente encore. — Belle, il s'en est allé, mais il nous a dit une chose dont nous avons grande joie; pourquoi nous l'avez-vous cachée? » Berthe regarde vers la terre et ne répond pas.

« Berthe, dit Simon, cet homme nous a dit que vous êtes la femme du bon roi puissant. — Belle, ajoute Constance, dites-nous la vérité, pour Dieu je vous prie. »

Quand Berthe les entend, elle rougit, mais, à cause de son vœu, elle répond : « Dame, si cela fût, je vous l'eusse dit dès le premier jour. La vérité est que je n'ai pas su ce matin comment me défendre contre cet homme. Je vous avais ouï conter l'histoire de la reine de France, j'ai pensé que ce tour ferait déguerpir l'homme, voilà pour-

quoi j'ai menti. » Simon et Constance ne parviennent point à tirer autre chose de Berthe.

Enfin Constance l'emmène auprès de ses filles et revient trouver le roi qui a l'air fort marri. Il prend congé de Constance; Simon l'accompagne et le mène droit au Mans, car le roi s'inquiète fort peu de sa chasse. Quand ils furent éloignés du manoir : « Simon, fait Pépin, vous me connaissez ? Je suis le roi. » A ces paroles Simon s'incline : « Sire, fait-il, très bien venu soyez! Je suis dolent de cœur que vous ayez été ainsi trompé, et mal à mon aise que vous n'ayez été mieux honoré dans ma maison. — Ne vous chaut (1)! dit le roi. Mais pour la reine ma femme j'ai le cœur triste, car par ma malechance un forfait m'a privé d'elle. »

Tout leur entretien fut de Berthe aux grands pieds. « Simon, dit Pépin, vous ne parlerez de cette chose à personne hormis votre épouse, car, sachez-le, je crois bien que c'est là ma dame; mais de ce qu'elle le nie, je suis tout pensif.

— Sire, répondit Simon, quand je la trouvai dans le bois elle était affamée et glacée. Il se peut qu'elle eût fait vœu de celer sa noblesse et, si elle l'a voué, soyez-en sûr, elle ne briserait point son vœu pour l'or de dix cités, car jamais ne vit-on femme plus noble ni plus courageuse.

— Simon, dit le roi, vous êtes bien avisé, je crois

(1) Que cela n'ait pas d'importance à vos yeux.

que vous avez dit vrai, mais, vous le savez bien, j'ai été trompé par une femme, et pour avoir plus grande sûreté je manderai au roi Flore et à la reine Blanchefleur comment j'ai trouvé Bertain dans ce bois. Je sais que l'un d'eux sera bientôt ici. Cette nuit ou demain le messager sera apprêté qui portera la nouvelle en Hongrie. Vous me reverrez au plus tôt que je pourrai. Gardez que nul mot de cette affaire ne soit connu. Et je vous prie, si vous m'aimez, d'honorer Berthe plus que par le passé.

— Sire, je ferai votre volonté. »



CHAPITRE XI

Au manoir de Florimès.



YANT renvoyé Simon, Pépin est rentré en la cité du Mans. Il appelle promptement un chapelain et lui fait écrire la lettre, qu'il scelle de son sceau. En ce jour même le messager est parti ; il se hâte, car le bon roi Pépin l'en a prié de cœur. Le roi retourne à Paris, emmenant avec lui le duc Naime et ses compagnons.

Le messager se hâte. Il arrive en Hongrie, se rend au palais, s'agenouille devant le roi Flore, le salue de la part de Pépin et lui donne la lettre. Le roi ouvre la cire, parcourt la lettre, appelle la reine. « Blanchefleur, douce amie, fait-il, entendez ceci ; voici des nouvelles dont votre cœur aura grande joie. » Et il lui lit la lettre. De la joie qu'ils ont, le

roi et la reine ne peuvent parler. La reine se pâme de cette joie trop forte et le roi la relève entre ses bras. Quand elle peut enfin parler, Blanchefleur dit que rien ne l'arrêtera, qu'elle ne couchera pas une nuit dans une ville jusqu'à ce qu'elle ait baisé Berthe, car elle sait bien que c'est elle, le cœur le lui dit.

« Dame, dit le roi, vous ne vous étonnerez point que le roi Flore aille avec vous. Demain, à l'aube, nous partirons. »

Le roi sort pour préparer son voyage et la reine se lève devant tous ceux qui sont là et doucement baise le messager. Le lendemain de très grand matin ils montent à cheval. Ils ne s'arrêtent pas longtemps en route, ils arrivent bientôt à Paris. Le roi de France et ses barons ont grande joie à les voir et les reçoivent très noblement. « Roi Pépin, dit Blanchefleur, pour Dieu, hâtons-nous d'aller chez Simon, car c'est pour cela que nous sommes venus. — Dame, dit Pépin, nous avons trop attendu, demain nous serons debout de grand matin. »

A Paris, ils n'ont couché qu'une nuit et ils ont fait telle diligence qu'ils sont venus au Mans à l'heure du dîner, mais Blanchefleur n'a ni mangé ni bu ; pour l'amour de sa fille, elle a le cœur éperdu, elle n'aura l'âme en paix que lorsqu'elle saura si c'est Berthe, sa fille, et elle l'aura bientôt vu !

Simon, le bon voyer, est accouru au Mans. Le roi Pépin le mène à part en un lieu écarté. « Sire,

fait Simon, Blanchefleur est-elle venue? — Oui, dit le roi, mais elle est tant éperdue qu'elle n'en peut ni dormir, ni boire, ni manger; elle n'aura de joie que lorsqu'elle aura reconnu Berthe. — Sire, en mon âme, je suis sûr que c'est Berthe, votre femme, que vous avez vue en ma maison. Souvent depuis je lui en parle, aussitôt elle rougit et ne veut me répondre. — Simon, la chose sera bientôt sue. Nous irons maintenant tout droit à votre maison dans la forêt. Nous y allons querir grande joie, mais nous l'avons bien poursuivie et attendue. »

Le roi fait appeler Flore et Blanchefleur, et ils sortent de la cité sans être accompagnés de leurs gens; Simon les conduit. Ils s'en vont ainsi sous la ramée, et jusqu'au manoir de Simon ils ne s'arrêtent point. Simon vient droit à Constance et lui dit: « Belle sœur, où est Berthe? Voici le roi Pépin que j'ai amené, et Flore et Blanchefleur. — Sire, dit Constance, elle est assise dans ma chambre où elle a dès ce matin travaillé durement au drap de notre autel, qu'elle trouva déchiré. »

Alors Simon mène ses hôtes dans la chambre de sa femme, où ils trouvent Berthe. Quand elle les voit, elle se lève promptement et se jette aux pieds de sa mère qui, de joie, glisse à terre pâmée. Le roi Flore prend Berthe dans ses bras, il la baise et l'étreint longuement. Blanchefleur se relève et la lui ôte des mains, elle ne peut assez l'embrasser. Les gens qui étaient dans le manoir s'assemblent,

quand ils savent comment le roi, et Flore et Blanchefleur, ont recouvré le bonheur, et de joie ils commencent telle criée qu'on n'en ouït jamais de pareille. Jusqu'au Mans la bonne nouvelle est allée; toute la suite du roi est remplie de joie, il n'y a pas une cloche en ville qui ne sonne à toute volée.

En voyant son père et sa mère, Berthe a eu si grande joie que c'est à peine si elle peut mot dire, tant le cœur lui bat. Pépin vient vers elle, il n'y met point long retard. « Douce amie, fait-il, pour Dieu, parlez-moi ; je suis le roi Pépin, qui vous prie en grâce de m'accorder le baiser que jamais en ma vie je n'ai mérité. »

Berthe reconnaît son chasseur et s'émerveille fortement. « Sire, dit-elle, j'en remercie Dieu. » Blanchefleur et le roi Flore ont le cœur cent fois plus réjoui que je ne le puis dire. Jamais nul homme n'entendit parler de joie plus grande qu'il n'y eut ce jour-là chez Simon, dans le bois feuillu.

Le roi Pépin mande Henri, un de ses sergents, et Gautier son sénéchal, avec son chambellan Thierry : « Allez promptement au Mans querir mes gens et des vivres, car je le veux ainsi. A cet endroit je resterai, par le corps de saint Remi ! car j'y ai trouvé plus de joie que jamais je ne vis. Pourvoyez-nous bien, je vous commande et prie. » Ils s'en vont volontiers et arrangent tout ainsi.

Blanchefleur est revêtue de joie, car elle tient



Elle se lève promptement et se jette aux pieds de sa mère.

doucement embrassée sa fille, Berthe la blonde, aux longs cheveux. Devant elles viennent Simon et Constance, Ysabel et Aiglante avec leurs deux frères. « Mère, dit Berthe, voici ma douce dame, qui m'a nourrie avec bonté, et voici mon seigneur, qui me trouva seule, perdue en la forêt ; s'ils ne fussent, je serais morte et mangée. C'est par eux que je fus de la mort garantie. » Blanchefleur se lève pour aller à leur rencontre et Flore la suit. Tous ensemble, avec le roi Pépin, ils s'assoient dans la chambre voûtée pour faire bonne chère. Or cette chambre fut de joie bien remplie !

Trois jours Pépin séjourna avec son épouse dans le manoir de Simon, auquel il donna le nom de manoir de Florimès. Il arma chevaliers le bon Simon et ses deux fils. Il leur fit bailler à chacun un manteau de fin drap d'or. Le duc Naime leur chaussa les éperons et le bon roi Pépin leur ceignit leurs épées d'acier, leur donna l'accolade et les baisa. Quand Simon vit ainsi multiplier les honneurs qu'on lui faisait, il s'agenouilla avec ses fils devant le roi Pépin et ils voulaient lui baiser le pied et la jambe. Mais Pépin lui-même les redressa : « Simon, dit-il, je vous dois assez, à vous et à Constance, pour vous aimer et vous tenir chers. »

Qui eût vu Blanchefleur étreindre et embrasser Constance et ses deux filles, en pleurant de bonheur, eût dit que c'est une joie d'avoir longtemps attendu en soupirant.

Pépin fit de beaux dons à Simon et à chacun de ses enfants. Il présenta à Simon mille livrées (1) de terre et cinq cents livrées à chacun de ses fils. Il promit de marier noblement Ysabel et Aiglante et de donner à chacune cinq cents écus par an.

Tous s'inclinèrent devant le roi, ils devinrent là ses gens et chacun le baisa en foi (2). Le roi devisa (3)

(1) Ancienne mesure de terre.
(2) Lui donna le baiser du vassal à son suzerain.
(3) Combina.

les armes qu'ils portèrent : d'azur diapré de blanc, avec une grande fleur de lys d'or tout au milieu. Pépin leur désigna lui-même ces armes, pour montrer l'amour qu'il avait pour eux. Depuis, leur lignée les a toujours portées. Celui qui en a l'héritage les porte encore.



CHAPITRE XII

Le pays en fête.



PRÈS cela tous les barons partirent de Florimès. La reine Berthe poussa maint soupir au départ, car elle y était restée neuf ans et demi. Tous les gens de la maison, valets et servantes, étrangers ou privés, reçurent grands dons de la reine ; Blanchefleur et Flore ne les oublièrent point : ils leur donnèrent tant que jamais ils n'auront pauvreté. En voyant partir Berthe, ils jetaient maint cri piteux, ils battaient leurs paumes et s'arrachaient les cheveux. « Douce dame, adieu, disaient-ils. Dieu vous rende le bien que vous nous avez fait! »

Berthe part en pleurant, mais Constance et ses filles l'accompagnent, car ainsi le veut la



reine. « Constance, dit Berthe, vous viendrez avec moi à Paris; jamais vous ne me laisserez, et vous me donnerez Ysabel et Aiglante ; je n'aurai point la richesse pour qu'elles aient la pauvreté. »

Un lundi matin toute la compagnie part de Florimès. Ceux du Mans viennent à leur rencontre et saluent courtoisement leur dame. Le roi Flore est à sa droite avec le duc Naime. A sa gauche est sa mère, qui souvent la regarde. Toutes les églises paroissiales sonnent hautement, les lances s'entrechoquent dans les rues. Le clergé vient au-devant de Berthe, en grande procession, avec des châsses et des encensoirs d'or et d'argent. Tout le pays est venu au Mans. Dames et seigneurs y accourent pour connaître leur reine, ce dont ils ont grand désir. Les rues de la cité sont richement tendues de drap d'or et de soie, les chaussées jonchées sur le pavement d'herbes fraîches et de joncs. Aux fenêtres sont placées les dames richement parées. La reine descend au perron de la grande salle. Naime et les barons l'aident doucement à descendre; elle tient par la main sa mère qu'elle ne peut quitter.

Huit jours entiers il y eut grande fête dans la ville, puis les rois, les reines et leurs suites chevauchèrent gaiement droit vers Paris, la noble cité. Dans les villes que traversait Berthe, les gens venaient à sa rencontre de toute part. Tout le pays accourait à pied et à cheval. Ceux qui

pouvaient la voir se croyaient bien grands sires. Chacun priait Dieu qu'il confonde la serve et ses enfants. Chacun s'agenouillait devant Berthe et remerciait Dieu de sa revenue et elle les accueillait tous avec humilité et douceur. Partout les ménestrels faisaient joie.

Quand le cortège approche de Paris, toute la ville sort au-devant d'elle. Il ne reste dans les murs ni chauve, ni chevelu, ni moine, ni abbé ; ils viennent tous en procession et ils sont émus de grande joie. Seule, la serve est dolente. Elle a ouï ces nouvelles et elle en a grand déplaisir et elle s'en épouvante fortement. Elle mène grand deuil quand on lui raconte les largesses de Pépin et de la reine.

On maintint la fête à Paris pendant huit jours. Il n'y en eut jamais de plus noble ni de plus riche. Flore et Blanchefleur restèrent longtemps au palais et Pépin se mettait en peine de les honorer grandement.

Un dimanche, aussitôt après le dîner, voici Morant qui revient d'outre-mer. Il va saluer le roi, mais il a telle joie des nouvelles qu'il a ouï conter qu'il peut à peine prononcer une parole. « Sire, dit-il enfin, j'adore Dieu pour ce que vous avez retrouvé ma dame, la reine au clair visage. Hélas ! je n'oserai jamais aller devant elle, car je suis un de ceux qui la menèrent dans le bois pour la perdre. » Et il se met à pleurer durement. « Morant, dit le roi, vous n'êtes point à blâmer, car c'est grâce à

vous que Berthe réchappa, ainsi que j'ai ouï raconter. » Un messager va querir Berthe. Aussitôt elle se lève sans demeurer et, au vu de tous, elle va baiser Morant. « Sire, fait-elle au roi, je vous veux demander une grâce, c'est que vous veuillez aimer Morant de cœur, et que vous le fassiez adouber chevalier et que vous lui donniez largement de vos biens, afin que ses héritiers soient riches après lui, car si Morant ne fût, je serais morte. Je veux que désormais Simon et Morant soient mes deux conseillers, sans eux je ne ferai rien. »

Pépin ne refusa pas la demande de la reine; il fit remettre à Morant deux cents marcs d'argent, et le lendemain le roi Flore l'arma chevalier et lui fit aussi de riches présents.

Après l'adoubement de Morant, Flore et Blanchefleur ne demeurèrent plus qu'un mois dans le royaume de Pépin. Un jeudi ils apprêtent leur voyage; au départ de Paris ils jettent maint soupir. Pépin et Berthe les accompagnent jusqu'à Saint-Quentin; c'est là qu'ils prennent congé les uns des autres. Berthe reste toute pâmée. Doucement le roi Pépin l'a réconfortée et la gent hongroise s'en est allée comblée de riches présents.

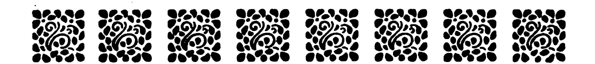
Pépin et Berthe revinrent à Paris. Ils marièrent Ysabel et Aiglante à de nobles seigneurs; ils continuèrent à aimer fortement Simon et Constance et Morant. La serve resta à Montmartre avec ses

fils Rainfroi et Heudri, qu'elle éleva en très riches seigneurs (1).

Le premier des enfants de Pépin et de Berthe fut une fille qui eut nom Gille. Elle fut femme de Milon d'Aiglant et mère du preux chevalier Roland (2). Ils eurent encore une fille, Constance, qui fut courtoise, courageuse et sans nulle vilenie. Ensuite il leur naquit un fils, ce fut le grand roi Charlemagne. Il guerroya contre la gent païenne, si bien que ceux de cette lignée en ont encore deuil et craignent son nom plus que tout autre.

(1) Voir le roman de ***Raoul de Cambrai.***
(2) Voir la *Chanson de **Roland.***





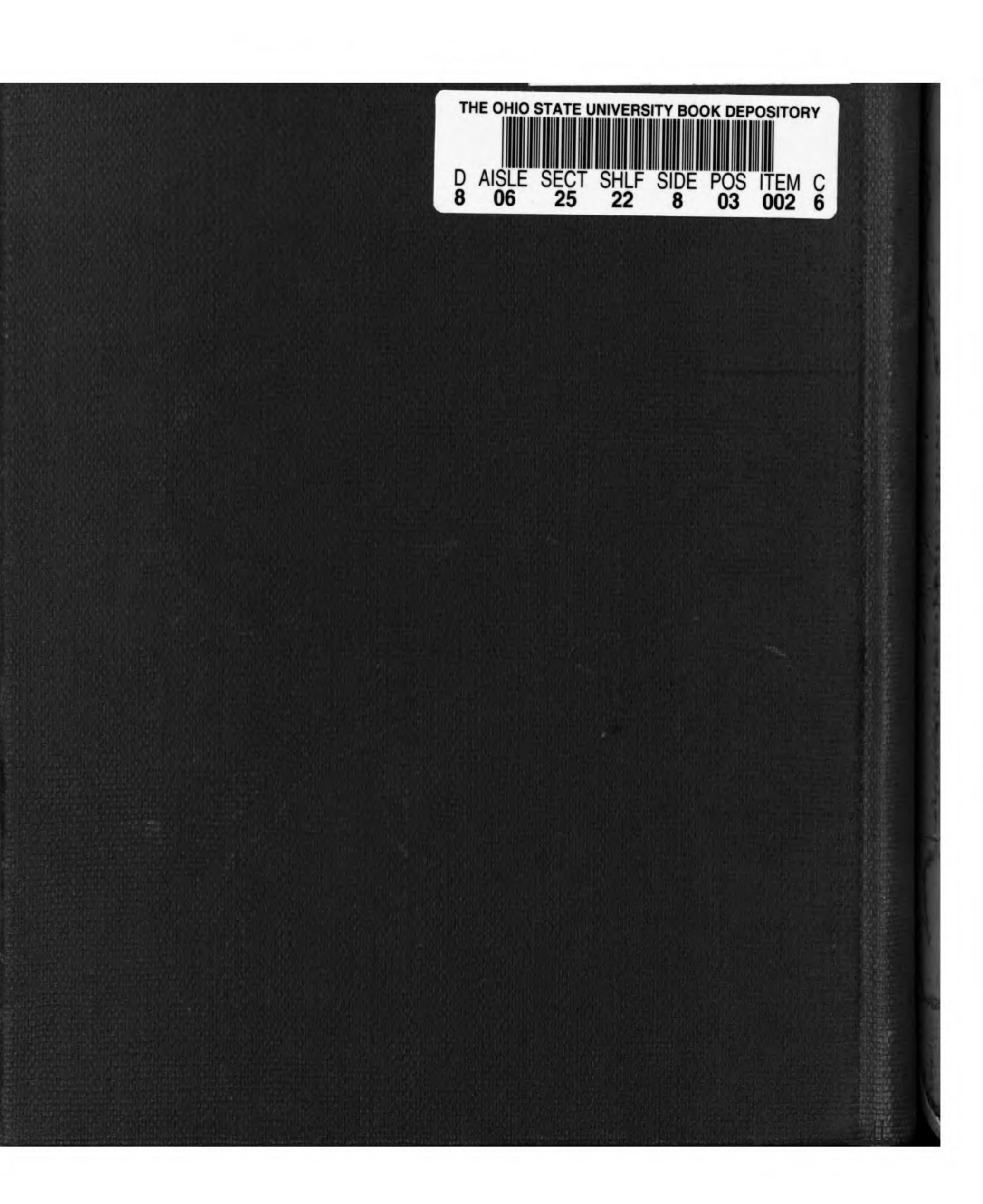
TABLE

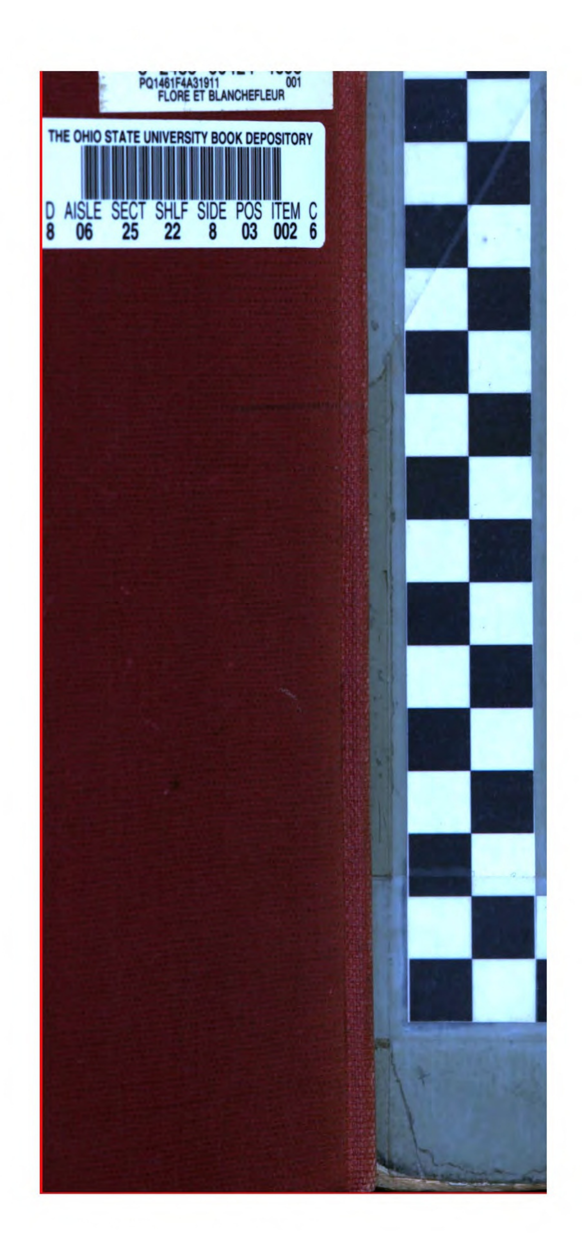
GRAVURES HORS TEXTE EN COULEURS.

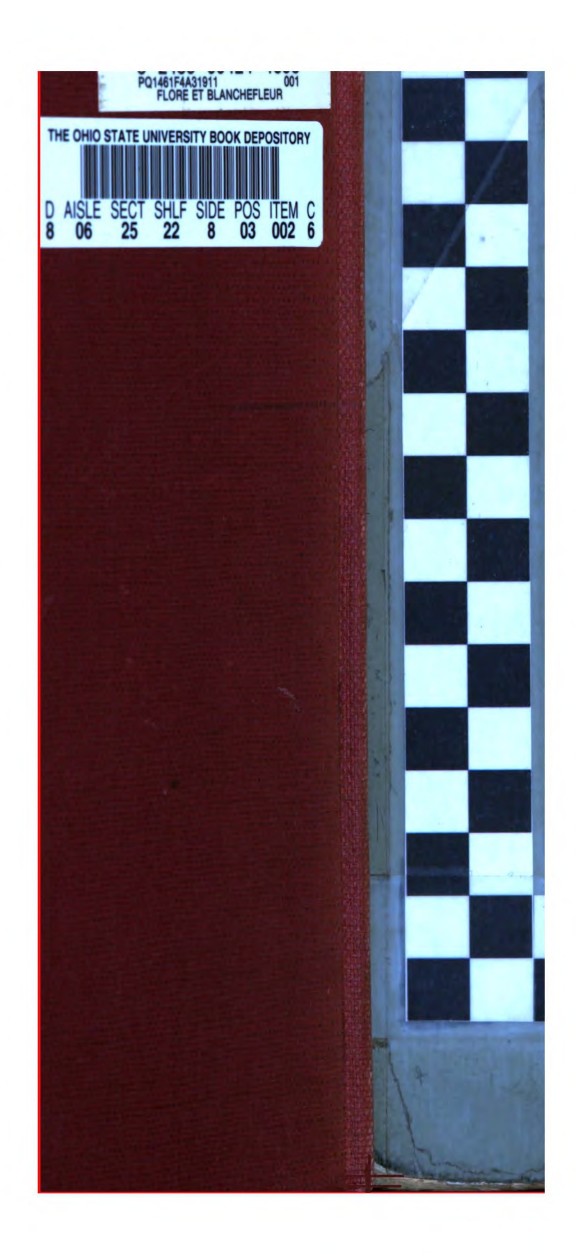
ZW

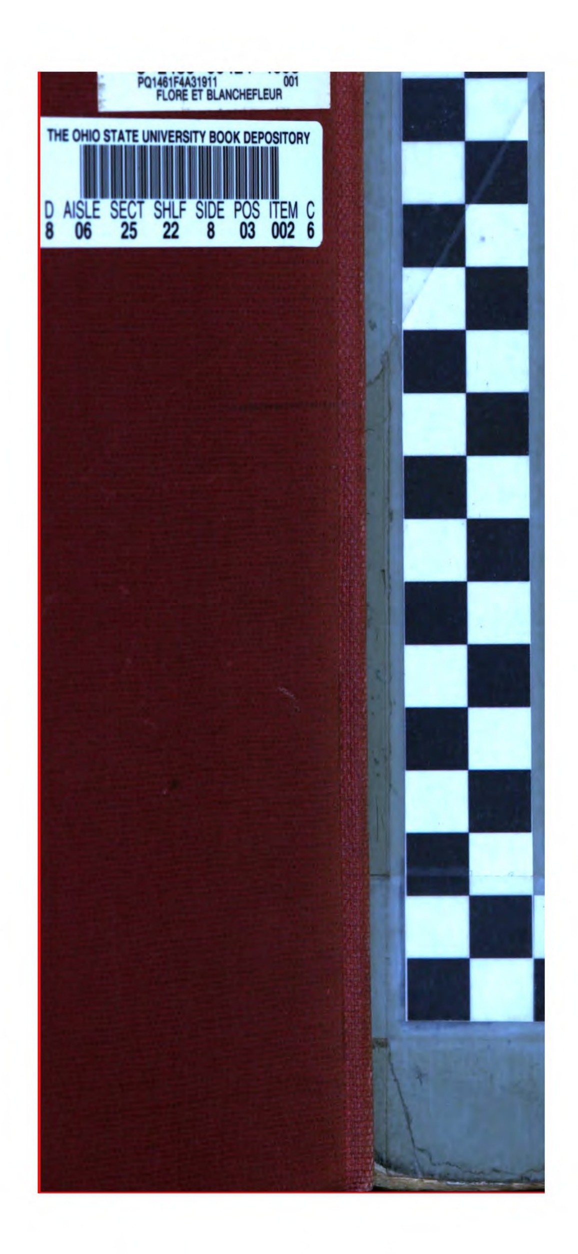
Imp. LAROUSSE, 1 à 9, rue d'Arcueil, Montrouge (Seine). — 3-29.




THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D 8
AISLE 06
SECT 25
SHLF 22
SIDE 8
POS 03
ITEM 002
C 6


PQ1461F4A31911 001
FLORE ET BLANCHEFLEUR
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 06 25 22 8 03 002 6


PQ1461F4A31911 001
FLORE ET BLANCHEFLEUR
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 06 25 22 8 03 002 6



PQ1461F4A31911 001
FLORE ET BLANCHEFLEUR
THE OHIO STATE UNIVERSITY BOOK DEPOSITORY
D AISLE SECT SHLF SIDE POS ITEM C
8 06 25 22 8 03 002 6